

Mémorial des anciens élèves de Jean-Baptiste Clément, victimes de la Shoah. 2018-2019



Introduction

Pour la septième année est engagé au collège Jean-Baptiste Clément le projet « Histoire et mémoire de la Shoah », à destination de tous nos élèves de 3^{ème}. Outre le programme d'Histoire, le projet repose sur des lectures de témoignages, la rencontre de témoins survivants et comme point d'orgue, la visite des camps d'Auschwitz-Birkenau, en Pologne, où périrent un million et demi de personnes.

Ce travail de recherches et de rencontres est fondé sur la conviction que la Mémoire du plus grand génocide de l'Histoire ne peut constituer un simple « enseignement », ni même un « devoir », pour reprendre l'expression moderne. Ce doit être avant tout une connaissance et une compréhension, les plus intimes possibles, de ce que fut en Europe il y a moins d'un siècle, la volonté d'extermination d'un peuple entier.

Le voyage d'étude à Auschwitz proposé à tous les élèves de 3^{ème} est la clé de voûte de ce projet ; il n'en est cependant pas la fin. Chaque année, les élèves doivent se faire à leur tour passeurs de mémoire, pour comprendre, informer, transmettre, expliquer. Pour rendre hommage aussi. Pour ce faire, nous avons choisi d'initier depuis l'année dernière un travail qui sera de longue haleine, en partant sur les traces des 42 enfants assassinés par la barbarie nazie et dont le nom figure sur la plaque commémorative de notre collège.

Patiemment, pas à pas, les élèves s'approprient les sources historiques trouvées dans les différents sites d'archives disponibles en région parisienne. Et reconstituant l'histoire locale, précise, de chacun de ces enfants, ils rendent un hommage posthume à ces quarante-deux jeunes vies volées, qui furent celles d'élèves de leur quartier, de leur collège, et qui moururent bien souvent plus jeunes qu'eux.

Reconstituant ces histoires intimes aussi, à la lumière de leur voyage d'étude et de leurs connaissances, les 3èmes découvrent à quel point l'« Histoire » n'est pas une discipline ou une science déconnectée des histoires particulières ; celles de ces quarante-deux familles brisées font et *sont* l'Histoire de la Shoah.

Le but de ce travail est que ces histoires particulières les amènent à appréhender et à s'approprier intimement l'une des plus sombres pages de notre Histoire collective, pour leur permettre, aussi, d'éclairer leur avenir.

Nous souhaitons enfin remercier la Fondation Seligmann, la Marie de Paris et la Mairie du 20^{ème} arrondissement qui, par leur soutien et leur implication, rendent chaque année ce projet possible et pérenne. Merci aussi aux membres du Comité « Ecole de la rue Tlemcen », à l'origine de la pose des plaques commémoratives dans toutes les écoles parisiennes, pour leurs témoignages, leur soutien, leur aide et conseils précieux et tout leur investissement au service de la Mémoire. Merci enfin aux conférenciers du Mémorial de la Shoah, à Paris comme à Drancy, et au service pédagogique des Archives de la Ville de Paris, et particulièrement à Sophie Duvernoy, pour son efficacité et sa disponibilité.

Mathilde Bourgain, Christine Chenu, Stéphanie Convertino,

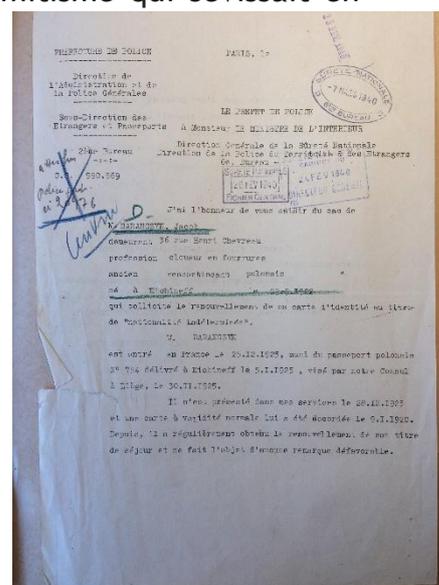
BERNARD BARANCZYK

Nous n'avons que peu de traces de l'histoire de Bernard Baranczyk et de sa famille. En effet, seuls des documents administratifs prouvent leur existence et leur passage en France. Il ne reste de lui aucune photo, aucune lettre qu'il aurait envoyée, aucun objet, rien de personnel. Son acte de naissance ne comporte même pas la mention de son décès car personne de sa famille n'est resté pour s'occuper de cette démarche. La vie de Bernard lui a été volée, alors qu'il n'avait même pas douze ans. Il a été élève avant nous dans l'école qui est devenue notre collège, il a joué dans la même cour de récréation, fréquenté les mêmes salles de classe, mais il a été assassiné à l'âge où l'on est en 6^{ème}. Si Bernard avait survécu il aurait pu raconter son histoire. Aujourd'hui c'est nous, élèves de 3^{ème} qui allons vous la raconter.

Je m'appelle Bernard, Bernard Baranczyk. Je suis Juif français d'origine polonaise. Mon père s'appelait Jacob, il est né le 26 mai 1902 à Chisinau, aujourd'hui capitale de la Moldavie. A cette époque, la ville était aussi appelée « Kichinev », car elle avait été sous domination russe et la province s'appelait la « Bessarabie ». Ma mère, elle, s'appelait Motla Zilberman, et est aussi née à Chisinau, quelques mois après mon père, le 16 août 1902.

Dans les mois qui ont suivi leur naissance à tous deux, la ville de Kichinev est devenue tristement célèbre pour son pogrom de 1903. Henri Borlant, déporté à Auschwitz et que nous avons rencontré en parle en ouverture de son livre, *Merci d'avoir survécu* : « Le pogrom de Kichinev fit cinquante morts et six cents blessés. (...) Le but à atteindre : un tiers des Juifs se convertirait, un tiers partirait, un tiers périrait. (...) Ces Juifs qui venaient d'Europe de l'Est ne pouvaient pas bénéficier des mêmes droits que les citoyens des pays dans lesquels ils vivaient. Ils étaient souvent persécutés. (...) Des gens étaient battus, des femmes violées, il y avait des pillages et des morts. Les pogroms, c'était cela. »

C'est dans ce contexte que mes parents ont grandi. Ils se sont ensuite rencontrés et mariés dans leur pays. A cause de l'antisémitisme qui sévissait en Pologne comme dans toute l'Europe de l'Est, suite aux discriminations et aux persécutions, ils ont décidé de faire partie du tiers de Juifs qui « partirait » et d'aller s'installer en France, pays de la République, pays des Droits de L'Homme et du Citoyen. Le 1^{er} janvier 1925, mon père a reçu son passeport polonais délivré à Kichinev/Chisinau et a quitté la Pologne. Il est d'abord passé par la Belgique où le consul français à Liège a visé son passeport, puis il est entré en France le 25 décembre de la même année. Comme mon père était très honnête, il s'est tout de suite présenté à la Préfecture, le 28 décembre et une carte d'identité lui a été délivrée le 9 janvier 1926. Un rapport de la Préfecture indique que la date est le 9 janvier 1920, mais je pense que c'est une erreur. Concernant ma mère, il me semble bien qu'elle l'a accompagné pendant tout son voyage car ils ont le



même numéro de casier central à la Préfecture. Elle est donc sûrement entrée en France à la même date que lui.

Je ne sais pas où se sont installés mes parents avant ma naissance ; en 1926 lors du recensement de population en tout cas, ils n'habitaient pas encore au 137, rue du Chemin vert, dans l'appartement qu'ils occupaient quand je suis venu au monde. Moi, je suis né le 13 novembre 1930, à l'hôpital Saint-Antoine à Paris. A ma naissance, mon père était « trieur de peaux » ; il travaillait donc dans la maroquinerie, comme beaucoup d'immigrés d'Europe de l'Est. Notre appartement était situé dans le XI^{ème} arrondissement, dans un petit immeuble mixte où vivaient ensemble plusieurs personnes de nationalité différentes : des Russes, des Roumains et surtout des Polonais. Cela avait dû faire plaisir à mes parents de trouver des gens qui venaient de leur pays. Dans cet immeuble il y avait principalement des adultes célibataires et mes parents constituaient donc le seul couple marié avec un enfant. Je ne m'en rappelle pas bien parce que j'étais trop petit, mais quelques mois après ma naissance, les agents du recensement de population sont passés ; sur leur registre, ils ont noté que j'étais polonais comme mon père, alors que grâce au droit du sol, j'ai été naturalisé français dès ma naissance. C'est sans doute une



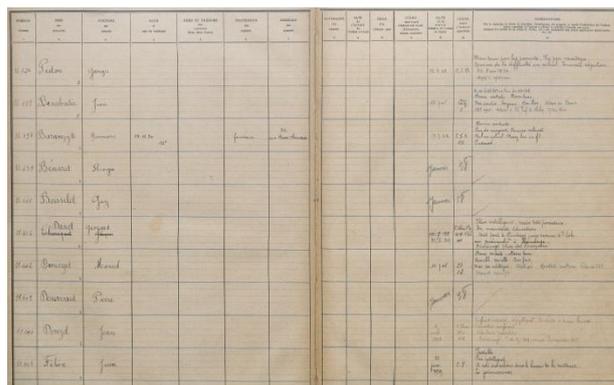
erreur des agents municipaux. Ou peut-être que mes parents ne le savaient pas ou n'ont pas bien compris leurs questions ? A ce moment-là, moi je n'étais qu'un bébé et je restais toute la journée avec ma mère. Ce quartier de Paris était assez plaisant et maman pouvait m'emmener aux jardins autour de chez nous, comme le square Maurice Gardette qui existait déjà. Pendant ce temps, papa allait travailler à l'autre bout de Paris, chez « Jungmann et compagnie », une très grande maison de fourrures dans le VIII^{ème} arrondissement. Je crois que nous étions heureux à cette période mais peut-être que les nouvelles qui venaient d'Allemagne inquiétaient mes parents car Hitler avait été élu et les premières lois antisémites étaient promulguées. En tout cas, mes parents ne m'en parlaient pas, même pas au moment des lois de Nuremberg en 1935. Il faut dire que j'avais à peine cinq ans et puis ils se disaient sans doute que cela ne concernait pas la France qui restait pour nous un pays sûr. D'ailleurs mon père avait continué à obtenir « régulièrement le renouvellement de son titre de séjour et ne fai(sait) l'objet d'aucune remarque défavorable » (Archives nationales, fonds de Moscou).

A peu près à cette époque, nous avons déménagé au 36, rue Henri Chevreau, juste à côté du collège. L'immeuble de quatre étages est toujours le même, mais à l'époque, il était bien moins joli et confortable. Il n'y avait pas de toilettes ni de salle de bains, mais à cette époque, cela nous paraissait normal. L'hiver, nous nous réchauffions à l'aide d'un poêle fonctionnant au bois ou au charbon. J'aimais m'asseoir juste à côté pour me réchauffer, blotti dans les bras de ma mère. Une fois par semaine, j'allais avec mes parents, et plus tard avec ma sœur, aux bains-douches. Ils existent toujours rue de la Bidassoa ou dans le gymnase des Pyrénées. Le temps d'attente n'était pas très long sauf le samedi et le dimanche, mais la douche ne devait pas durer plus de quinze minutes. Chaque matin mon père avait le courage de se laver le visage avec le robinet des WC du palier. Et chaque week-end, maman allait avec des voisines du quartier dans l'immense lavoir des Couronnes pour laver le linge et les draps sales. Dans ma rue il y avait beaucoup de commerces ; on trouvait de tout dans les boutiques au rez-de-chaussée des immeubles. Dans notre quartier populaire, il y avait beaucoup de boutiques de

confection de textile. Il y avait également des fabriques de meubles, une papeterie et une blanchisserie. Mais moi, j'aimais beaucoup traîner devant l'épicerie de monsieur Colomb, au numéro 20 : de délicieuses odeurs s'en dégagent.

Mes parents cherchaient visiblement à être bien intégrés car dans le registre du recensement de population de 1936, ma mère a francisé son prénom en « Maria ». Il faut dire que d'après le registre, nous étions la seule famille polonaise. Moi, je préférais cet immeuble à celui d'avant car il y avait des enfants de mon âge. Et puis, je suis entré à la grande école juste à côté : l'école de garçons du 26, rue Henri Chevreau. Les filles allaient à l'école de la rue de la Mare ou au 82, rue de Ménilmontant, où se trouve maintenant la segpa.

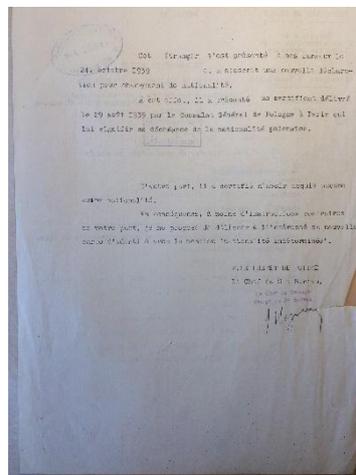
J'aimais bien aller à l'école mais c'était difficile. D'ailleurs sur le registre, monsieur Sonnet, le Directeur, a écrit que j'étais « Nul en calcul » et que j'avais « peu de moyens ». Ça vous paraît sûrement méchant aujourd'hui mais on était habitué. Il avait aussi écrit que mon camarade Georges Danet était « de mauvaise éducation » et accusé ce pauvre Jean Félix d'avoir « volé des cahiers dans le bureau de la maîtresse. » Moi, malgré mes difficultés, je me tenais bien et je faisais toujours preuve de « bonne volonté ». Papa et maman étaient surtout très fiers parce que j'étais « assez bon en français ».



N°	NOM	PRENOM	DATE DE NAISSANCE	PROFESSION	ÉTAT CIVIL	REMARQUES
102	Felix	Georges				
103	Danet	Georges				
104	Danet	Georges				
105	Danet	Georges				
106	Danet	Georges				
107	Danet	Georges				
108	Danet	Georges				
109	Danet	Georges				
110	Danet	Georges				
111	Danet	Georges				
112	Danet	Georges				
113	Danet	Georges				
114	Danet	Georges				
115	Danet	Georges				
116	Danet	Georges				
117	Danet	Georges				
118	Danet	Georges				
119	Danet	Georges				
120	Danet	Georges				

Je passais tout mon temps avec mes copains, surtout avec mon meilleur ami Marcel, qui était à la fois mon voisin et mon camarade de classe. Marcel et moi aimions aller à l'école et porter le tablier noir qui évitait de tacher nos vêtements avec de l'encre. Après l'école nous passions nos heures libres à jouer dans la rue. Je jouais aux billes ou à saute-mouton quand on n'était que tous les deux. Quand d'autres amis nous rejoignaient, on jouait au « cocorico », mon jeu préféré. On adorait également jouer en été jusqu'à tard le soir à la balle au prisonnier ou encore aux gendarmes et aux voleurs. Avec Marcel, on aimait bien aussi embêter les voisins, et on piquait des bonbons à l'épicerie Morvant.

A cette époque aussi, Maman s'est remise à travailler ; mes parents se sont procuré pour elle des « papiers de marchand forain » et des « médailles », ce qui lui permettait de vendre des choses sur le marché. J'étais très fier que maman ait une entreprise à son nom. Ensuite les bonnes nouvelles se sont enchaînées car vers la fin de l'année 1938, mes parents m'ont annoncé une excellente nouvelle : j'allais être grand frère ! Je l'ai attendu avec impatience ce bébé et puis le 10 janvier 1939, à 4 heures du matin, ma petite sœur Annie est enfin née 4, rue de la Chine, à l'hôpital Tenon. On était vraiment très heureux ! Nous ne savions pas que ça allait être pour nous le dernier bonheur de notre vie et qu'après, les malheurs allaient s'enchaîner.



Le 29 août 1939, papa a reçu un certificat du Consulat Général de Pologne à Paris qui lui signifiait sa déchéance de la nationalité polonaise. Ce qui était très grave, c'est que mon père n'avait plus aucune

nationalité. Il a donc du faire des démarches auprès de la Préfecture pour obtenir la nationalité française. Il pensait l'obtenir mais les temps étaient troublés partout : deux jours plus tard Hitler envahissait la Pologne, c'était le début de ce qui allait être la seconde guerre mondiale. Mes parents en parlaient sans cesse, ils pensaient à leur famille et leurs amis restés là-bas et s'inquiétaient pour eux. Le lendemain, la France déclarait à son tour la guerre à l'Allemagne nazie. Je me rappelle bien de ces grandes affiches sur lesquelles étaient écrits en gros les mots « mobilisation générale » ; c'était l'hiver de mon dixième anniversaire. On jouait à la guerre avec Marcel sur les rails devant chez nous, et on battait les Allemands. Mais en réalité, c'était la drôle de guerre et pendant ce temps, les démarches n'aboutissaient pas : le 26 février 1940, dans son rapport au Ministre de l'Intérieur, le Préfet de police de Paris se proposait de délivrer à mon père une « nouvelle carte d'identité avec la mention nationalité indéterminée ». Papa devenait donc officiellement apatride.

Quelques mois plus tard, l'armée française perdait la guerre. En juin, le maréchal Pétain déclara que la France allait collaborer avec l'Allemagne et les nazis entraient dans Paris. Le 27 septembre parut la première ordonnance allemande définissant les Juifs, prescrivant en zone occupée le recensement des Juifs et désignant les entreprises juives. Mon père comme tout bon citoyen de la République, respectueux de la loi, se présenta au commissariat pour s'inscrire sur les listes. Il n'imaginait pas à quoi ce fichier servirait plus tard, mais l'inquiétude gagnait mes parents. Ils n'avaient jamais oublié les pogroms qui avaient sévi en Europe de l'est quand ils étaient enfants. Ils avaient beau avoir foi en la France, ils avaient entendu parler de la nuit de cristal et des persécutions contre les Juifs en Allemagne. Ils avaient peur des Allemands.

Le soir du 26 avril 1941, la peur s'accroît : la 3^{ème} ordonnance allemande venait de décréter l'interdiction pour les Juifs d'exercer certaines activités économiques et d'employer des Juifs. L'entreprise de maman était concernée par cette mesure. Et un soir de mai 41, je vis pour la première fois mon père pleurer. Il avait tout perdu. Le commissariat général aux questions juives venait de nommer un administrateur provisoire pour son entreprise : maman dû rendre sa médaille de travail à la Préfecture. C'est au cours du même mois de mai 41 qu'une grande rafle eut lieu dans le quartier : nos pères avaient reçu une convocation pour se rendre à la caserne de Tourelles. Papa, qui n'avait plus rien à perdre, n'y est pas allé mais les pères de beaucoup de mes amis ne sont pas revenus et ont été emmenés aux camps de Beaune-la-Rolande et Pithiviers.

Maman essayait d'aider papa pour gagner de l'argent et en mars 1942, Annie a été inscrite à l'école maternelle de la rue des Couronnes, en même temps que Simon, le petit frère de mon copain Paul Boruchowicz qui habitait juste à côté, au 21 rue de la Mare et était avec moi à l'école. Et puis, fin mai 42, alors que toutes les ordonnances allemandes successives nous laissaient de moins en moins de liberté et nous mettaient à l'écart, papa, maman et moi avons été obligés de porter l'étoile jaune. Seule Annie y échappa car elle avait moins de six ans. Ma mère me cousit cette étoile sur le côté gauche de ma veste et m'obligea à la porter chaque fois que je sortais car elle avait peur que j'aie des problèmes avec les gendarmes. Je ne pouvais plus aller me promener avec ma petite sœur dans les jardins publics car ils étaient devenus « interdits aux chiens et aux juifs ». Dans la rue les français nous dévisageaient. Nous n'avions plus le droit de prendre le bus, métro, et même le vélo fut interdit. Les commerces étaient interdits aux juifs dans

la journée : maman devait faire les commissions après 16 heures et il n'y avait déjà plus rien à cause du rationnement. Même à l'école j'étais triste maintenant : la mère de Marcel ne voulait plus qu'il joue avec moi. Je restais tout le temps avec Paul Boruchowicz qui était Juif comme moi mais l'étoile que nous portions sur nos vestes nous rappelait sans cesse que nous étions devenus différents et indésirables. Seule ma petite sœur ne se rendait compte de rien ; elle voulait toujours nous rejoindre Paul et moi, mais comme elle avait à peine trois ans et demi, maman disait non. Mes parents avaient peur désormais, je le voyais dans leurs yeux. Et pourtant, ils étaient loin de se douter de ce qui allait nous arriver.

Le 16 juillet 1942, très tôt le matin, des gendarmes français sont venus nous arrêter mon père, ma mère, ma sœur et moi. Ils nous ont laissé cinq minutes pour faire notre valise puis nous ont emmenés. Je ne comprenais pas ce qui se passait car nous n'avions rien fait. Dans la rue, aux fenêtres, les gens nous regardaient ; certains riaient et je voyais bien que les Français étaient partagés et qu'ils n'approuvaient pas forcément ce qui se passait. Nous avons été entassés dans la Bellevilloise, rue Boyer, qui était alors un entrepôt. Il faisait chaud, les enfants pleuraient, il y avait un bruit infernal. Et puis, des autobus parisiens sont venus nous chercher et nous ont emmenés au Vélodrome d'Hiver, à l'autre bout de Paris. Nous étions des milliers de personnes juives enfermées là-dedans. Ma mère et mon père nous tenaient fermement la main pour ne pas nous perdre. Pendant deux long jours, nous sommes restés là sans ravitaillement, parqués comme des animaux dans des conditions inimaginables. Nous n'avions pas de couchage, aucun ravitaillement, pas d'eau, pas d'hygiène. La plupart des internés étaient malades et il n'y avait que trois médecins pour tout le monde. Nous avons survécu grâce au peu de provisions que nous avons emporté. Ma pauvre petite Annie était traumatisée en regardant des hommes mourir, des femmes enceintes faire des fausses couches. A partir du troisième jour seulement, les gendarmes nous ont apporté du pain et du bouillon. Le 21 juillet 1942, ils nous ont poussés dans un train à la gare d'Austerlitz. Ma sœur pleura tout le long du trajet qui me parut durer cent ans. Nous étions serrés et la chaleur de l'été rendait ce voyage invivable. Nous ne savions pas où on nous emmenait encore ; on ne pouvait qu'espérer que l'enfer était terminé mais nous avions peur. Quand le train s'est arrêté, tout le monde descendu ; nous étions encore des milliers. Nous étions arrivés à Pithiviers. Tout le monde se bousculait et je me serais très fort contre ma mère pour ne pas me perdre. Les conditions de vie du camp étaient semblables à celles du vélodrome. Les baraquements semblaient avoir été construits à la hâte avec des planches de bois et à nouveau, les toilettes furent très vite bouchées. Nous étions deux cents par baraquement et nous couchions sur des paillasses dégoutantes, juste recouvertes de paille, sans draps. L'air était irrespirable et les odeurs insoutenables. Nous ne mangions presque pas : un petit morceau de pain, du café noir et des haricots deux fois par jour. Nous avions l'interdiction de parler, d'écrire et d'avoir des contacts avec l'extérieur. Mais au moins nous étions ensemble. Et puis dans le camp, nous avons retrouvé Paul Boruchowicz, mon copain de la rue de la mare, avec son petit frère Simon et ses parents. Cela nous rassurait d'être ainsi rassemblés.

Le 2 août 1942 les gendarmes français ont pris la décision de séparer les parents et les enfants. Ce fut très violent ; maman tenait Annie serrée dans ses bras et les policiers la lui ont arrachée. Ma sœur hurlait, maman sanglotait, moi je ne voulais pas lâcher papa mais les gendarmes l'ont frappé à coups de matraque. Ils avaient l'ordre d'emmener nos parents, nous ne savions même pas où et nous ne

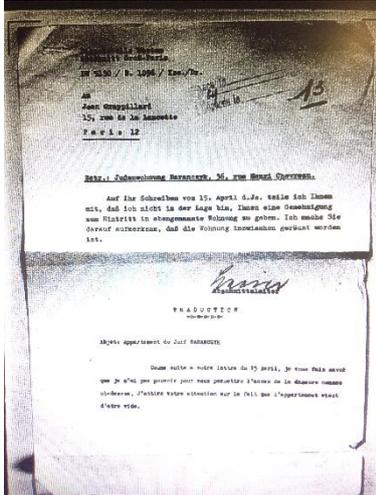
compréhensions pas pourquoi nous devions rester là. Autour de moi, les enfants criaient, certaines femmes ne pouvaient laisser leurs enfants seuls, elles ordonnaient donc au gendarme de les exécuter sur place, elles furent poussées de force dans des trains en direction d'un lieu inconnu. Je n'ai rien pu faire. J'ai regardé mes parents s'éloigner. Je suis resté seul avec Annie. Je l'ai prise dans mes bras et lui ai promis que quoi qu'il arrive je la protégerais. Elle pleurait et me serrait fort. Elle appelait notre mère. Elle ne comprenait pas. Au bout de quelques heures, elle s'est endormie, tombant de fatigue. Tous les autres autour de moi étaient seuls aussi. Nous étions tous affamés, sales. Nous nous sommes retrouvés à quatre : Annie et moi, avec Paul et Simon Boruchowicz. C'était moi le plus âgé, j'essayais de les rassurer, de leur dire qu'on allait bientôt retrouver nos parents.

Le 15 août 1942, les gendarmes nous ont dit qu'à notre tour nous allions partir. Nous étions pleins d'espoir car on croyait qu'on allait retrouver papa et maman. Nous sommes revenus en train à Drancy, en banlieue parisienne. Nous étions maigres et tous malades. On nous a fouillés en arrivant mais bien sûr, ni Annie ni moi n'avions rien de valeur. Heureusement car les gendarmes français prenaient tout. On nous donnait de la soupe d'eau et de carottes, c'était extrêmement difficile car il n'y avait pas assez de récipients ni de cuillères pour tout le monde. J'essayais de faire manger Annie en priorité. On dormait à trois ou quatre sur des paillasses qui devenaient de jour un jour plus sales. Certains enfants se baladaient pieds nus et on nous a rasé les cheveux de force car il y avait des poux partout. Mais nous étions si faibles qu'on n'y faisait presque pas attention. De toute façon, nous ne sommes pas restés très longtemps dans cet endroit : le 16 août, on nous a annoncé que le lendemain, nous devrions repartir en voyage pour un endroit très lointain. Les gens autour de nous parlaient d'un lieu à l'Est appelé Pitchipoi. Paul et moi espérions que c'était là qu'étaient nos parents et qu'on les retrouverait là-bas. Je ne voyais pas ce qu'on allait y faire. Annie était bien trop petite pour travailler...

J'avais gardé une photo de mes parents. Elle me rappelait les bons moments passés ensemble et me redonnait un petit sourire dans toute cette horreur ; j'étais sûr que nous allions finir par les retrouver, qu'ils nous attendaient quelque part. Le 17 août 1942 nous avons été désignés avec quelques autres, dont Paul et Simon, pour monter dans un bus avec le peu d'affaires qu'il nous restait. Ils nous emmenés à la gare du Bourget et nous ont fait prendre un train. C'était horrible car on a dû s'entasser dans des wagons à bestiaux ; on était presque une centaine là-dedans. Annie tremblait et j'essayais de la rassurer en lui disant que papa et maman nous attendaient à l'arrivée. Ma sœur avait cessé de pleurer et me serrait très fort. Nous étions juste à côté du seau qui débordait d'excréments. L'odeur était si forte que ma sœur s'est évanouie deux fois. Le temps passait et je n'avais rien à lui donner à boire alors qu'il faisait si chaud dans ce wagon. Il n'y avait presque pas d'air. L'oxygène et la nourriture nous manquaient. Une gentille femme m'a aidé à m'occuper de ma petite Annie ; elle était si faible que j'avais peur qu'elle meure pendant ce voyage. Quand le train s'est arrêté, des coups de feu se firent entendre. On nous a fait sortir de force de notre wagon ; c'était si haut, j'ai eu peur qu'Annie se fasse mal. Et puis nous avons dû marcher encore et elle n'en pouvait plus. Je serais très fort les mains de ma sœur pour l'obliger à courir elle aussi et ne pas la perdre. Mais sa main finit par lâcher la mienne et je la vis s'écrouler au sol. J'ai voulu la porter pour la sauver mais des soldats hurlaient et m'ont forcé à avancer. Je n'avais pas réussi à la protéger comme je le lui avais promis. Je pleurais, je m'en voulais de ne pas avoir su veiller sur elle et je désespérais de retrouver mes parents. Je demandais autour de moi mais personne

ne les connaissait et les gens qui étaient là, dans leur tenue rayée, avaient l'air si malades qu'ils me faisaient peur. C'est là que je compris que je ne reverrais jamais papa et maman et que pour moi aussi, c'était fini.

Bernard est mort dans une des deux petites fermettes transformées en chambres à gaz en attendant que les grands crématoires II et III de Birkenau soient construits en entrent en service en 1943. Mais peut-être est-il décédé au cours de ce long trajet en train au cours duquel les plus faibles mourraient de soif ou de faim. Il a fait partie du vingtième convoi parti de France vers le centre de mise à mort d'Auschwitz. Il n'a jamais su que ses parents y étaient arrivés par le convoi 14 et qu'ils étaient probablement déjà morts au moment où il avait pensé les rejoindre. La famille Baranczyk a été complètement exterminée sans qu'il ne reste rien d'eux. A la rentrée des classes, monsieur Sonnet a complété le registre en écrivant sur la ligne face au prénom de Bernard ce simple adjectif « Interné ». Dans les mois et les années qui suivirent, le nom de « Baranczyk » ne fut plus cité que dans les courriers des différents administrateurs qui avaient eu la charge d'aryaniser l'entreprise et l'appartement de Jacob et Motla.



*Elodie Fang, Lazare Dihoum-Grumbach, Adam Gourgues, 3^{ème} A
Roméo Guinot-Dangeon, Ravi Janki, Isaac Touré, 3^{ème} B
Pavéo Van Der Vreken, Louis Michel, Thomas Maurin, 3^{ème} C
Cannelle Velay, Matéo Morel, Aminata Diarassouba 3^{ème} D*

Joseph et Henri FINKIELSTEJN



La famille de Joseph et Henri avant leur naissance :

Szandla Sznur , née le 10 octobre 1888 en Pologne et Szimon Finkelstejn, né en 1890 en Pologne sont les parents d'une fratrie de sept enfants. Isaac né en 1911 en est l'ainé. Neuf an plus tard, en 1920, naît Fanny, l'unique fille de la famille. Hersh est le dernier enfant à naître en Pologne en 1922. En effet, après la naissance du troisième enfant, les Finkelstejn immigrèrent pour fuir la pauvreté et l'antisémitisme croissant depuis le début du siècle sur le territoire polonais.

D'après les archives du Ministère des armées, la famille serait arrivée en 1923 sur le sol français. Dès lors, ils décident de « franciser » leurs prénoms à consonance étrangère afin de faciliter leur intégration. Szimon, le chef de famille, devient alors Simon, Szandla devient Hélène et Hersh

devient Maurice. Ils s'installent au numéro 6, de la Cité Lesage-Billourde dans le XIème arrondissement de Paris. C'est un long immeuble de cinq étages situé au-dessus d'un commerce de doreur argenteur. Nous savons grâce à des photographies mises en ligne sur le site des archives de Paris, que ce passage semblait sordide et les immeubles insalubres.

Le registre du recensement de 1926 nous indique qu'à cette adresse, vivaient de nombreuses familles juives polonaises dans des conditions déplorables. Cette même source nous permet de savoir que Simon, le père, exerce le métier de chapelier pour l'entreprise « Weill et Isaac », le fils aîné alors âgé de quinze ans, travaille comme maroquinier. La mère, elle, reste au foyer.

Naissance et enfance de Henri et Maurice :

C'est en cette année qu'Hélène donne naissance, le 19 octobre 1926 à son quatrième enfant. Henri naît à l'hôpital Saint Antoine, au 19, rue Chaligny, dans le XIIème arrondissement.

Trois ans plus tard, en octobre 1929, les Finkelstejn déménagent au 1-3, impasse Dhéron dans le XXème arrondissement parisien. En raison de ce déménagement, la jeune Fanny quitte son école du XIème arrondissement pour rejoindre l'école Etienne Dolet, également dans le XXème arrondissement de Paris et toute proche de leur nouveau domicile.

Une année s'écoule avant le mois de décembre au cours duquel naît le cadet de la famille, Joseph, à l'hôpital Rothschild. Henri et Joseph Finkelstejn ont donc passé une partie de leur enfance dans le XXème arrondissement de Paris, au sein quartier de Belleville. C'était un quartier peuplé d'immigrés de toutes nationalités et d'un grand nombre de personnes de confession juive. L'installation d'une synagogue dans la rue Julien Lacroix dans les années 30 témoigne d'ailleurs de la

présence croissante de Juifs dans ce quartier, très souvent immigrés, comme les Finkielstejn, d'Europe de l'Est.

Ces populations travaillaient la plupart du temps à domicile dans des appartements très petits et devant supporter des conditions de vie défavorables nous témoigne Jean Rozental dans son livre Belleville je t'aime. Ainsi, il n'y a pas d'eau courante ni de toilettes ; ce qui nous paraît aujourd'hui inimaginable.

En mai 1932, l'aîné des quatre frères décède suite à des problèmes aux reins. Cette information nous a été transmise par Elyane Erlichstajn, fille de Fanny Finkielstein avec qui nous avons pu échanger. On retrouve en effet son acte de décès dans les registres d'état-civil de la Mairie du XXème. D'après Elyane, ce décès a profondément bouleversé Hélène, la mère de famille, et nous avons vu, sur les photographies de la famille qui restent, à quel point la mère de Joseph et Henri a maigri et vieilli rapidement suite à cette tragédie. Dans les mois qui suivent le décès d'Isaac, Maurice et Henri, âgés de dix et six ans, partent à Montesson en Seine-et-Oise (actuellement département des Yvelines) ainsi que l'indique le registre de l'école Ramponneau à leur retour à Paris (ci-dessous).

Nous ne connaissons pas les raisons de ce départ temporaire.

Leur nièce Elyane ignorait elle-même ce déménagement car sa mère, Fanny, semble elle-même être restée dans notre arrondissement.

Peut-être avaient-ils de la famille ou des amis qui ont pu prendre soin d'eux pendant cette période en banlieue parisienne.

NOM	PRENOM	DATE DE NAISSANCE	DATE D'ENTREE	PRENOM DE LA MERE	PRENOM DU PERE	REMARQUES
176	Bereza	Isaac	22-11-22	Isaac	Isaac	12 rue Lavoisier
177	Polyan	Henri Jean	11-11-22	Henri	Henri	12 rue Lavoisier
178	Henri	Henri Jean	11-11-22	Henri	Henri	12 rue Lavoisier
179	Henri	Henri Jean	11-11-22	Henri	Henri	12 rue Lavoisier
180	Henri	Henri Jean	11-11-22	Henri	Henri	12 rue Lavoisier
181	Henri	Henri Jean	11-11-22	Henri	Henri	12 rue Lavoisier
182	Henri	Henri Jean	11-11-22	Henri	Henri	12 rue Lavoisier
183	Henri	Henri Jean	11-11-22	Henri	Henri	12 rue Lavoisier
184	Henri	Henri Jean	11-11-22	Henri	Henri	12 rue Lavoisier
185	Henri	Henri Jean	11-11-22	Henri	Henri	12 rue Lavoisier
186	Henri	Henri Jean	11-11-22	Henri	Henri	12 rue Lavoisier
187	Henri	Henri Jean	11-11-22	Henri	Henri	12 rue Lavoisier
188	Henri	Henri Jean	11-11-22	Henri	Henri	12 rue Lavoisier
189	Henri	Henri Jean	11-11-22	Henri	Henri	12 rue Lavoisier
190	Henri	Henri Jean	11-11-22	Henri	Henri	12 rue Lavoisier

Les deux frères ont fréquenté l'école Ramponneau à leur retour à la fin de l'année 1934. D'après les registres d'inscription, ils étaient des élèves « d'intelligence moyenne » même si Henri semblait plus « paresseux et distrait » que son frère. Il n'en restait cependant pas moins « calme ». À cette époque, la plupart des jeunes garçons du quartier sortaient de l'école à treize ou quatorze ans après leur certificat d'études (CEP) afin de se lancer dans des métiers manuels (métallurgie, menuiserie). Les filles, elles, travaillaient souvent dans le textile, comme l'explique Jean Rozental dans son livre.

A la sortie de l'école, les filles s'occupaient en jouant à la corde à sauter ou au cerceau. On peut imaginer les deux frères jouaient aux billes, aux osselets ou encore au ballon. La plupart de ses jeux se faisaient en plein air, faute de place dans les petits appartements. A cette période, raconte Jean Rozental, il n'y avait pas de risques à jouer dans les rues car les automobiles ne circulaient pas. Une à deux fois par an, une foire était aussi installée durant une quinzaine de jours sur le boulevard de Ménilmontant. Peut-être Henri et Joseph dégustaient-ils des friandises, jouaient au tir au pistolet, aux boules de chiffons ou aux auto-tamponneuses. Nous avons pu rencontrer Esther Senot, rescapée du camp d'Auschwitz et qui habitait le quartier à la même époque que Joseph et Henri. Elle nous a raconté que les familles qui étaient souvent pauvres, ne pouvaient pas

conditions ont mené au développement de maladies et de nombreux détenus ont dû être évacués. C'est le cas de Simon, emmené à l'hôpital Tenon le 15 novembre 1941 et est réintégré à Drancy le 8 mars 1942. Nous ne savons pas si Joseph et Henri avaient pendant cette période la possibilité d'avoir des nouvelles de leur père, ni s'ils ont seulement su qu'il était à nouveau si proche de leur domicile.

Pendant ce temps, les décrets antisémites se succèdent jusqu'au port de l'étoile jaune, le 7 juin 1942. Henri et Joseph n'ont peut-être pas été jugés à l'école car d'après le témoignage d'Esther Sénot, rescapée d'Auschwitz, dans ce quartier avec une forte population juive, les enfants étaient souvent solidaires et généralement ne prêtaient même pas attention aux étoiles cousues sur les vêtements des camarades. De plus, même si cette nouvelle discrimination est très humiliante, la famille doit être très inquiète maintenant que Simon est retourné au camp de Drancy.

De fait, Joseph et Henri ne reverront jamais leur père : Simon est déporté vers Auschwitz Birkenau par le convoi numéro 12 le 29 juillet 1942. Nous supposons que Simon Finkelstejn a rejoint la file en direction des chambres à gaz car nous ne retrouvons plus aucune trace de lui après son arrivée en Pologne. 216 personnes ont été assassinées à leur arrivée, et majoritairement des hommes. Simon est donc probablement mort dans la ferme réquisitionnée et transformée en chambre à gaz, surnommée « maison blanche ». Il n'en reste rien aujourd'hui, même pas les fondations. Voir ce rien, dans la plaine de Birkenau, tout au fond du camp, au-delà même des barbelés, dépasse l'entendement.



Vestige de la « maison blanche » à Birkenau

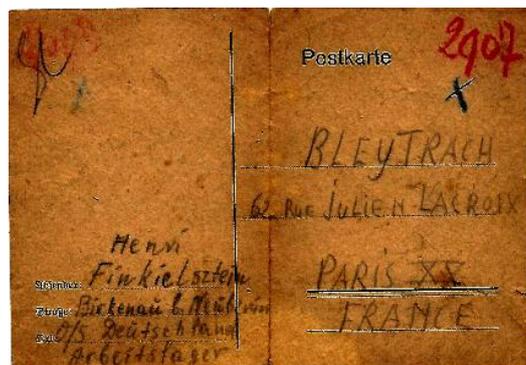
En cette même année 1942, Fanny se marie, mais ce mariage n'est pas un heureux événement, nous a raconté Elyane ; son mari est français et ce mariage lui permet d'obtenir également la nationalité française. Par la suite, elle rejoint son mari accompagnée de ses belles-sœurs et de sa belle-mère dans la région toulousaine. Elle y restera cachée jusqu'à la fin de la guerre. Hélène, Henri et Joseph se retrouvent donc seuls à Paris. On peut imaginer que la mère et les deux frères doivent se débrouiller pour gagner assez d'argent afin de survivre sans le salaire du père. De plus, la peur de l'arrestation subsiste. Les enfants ne sortent plus, il faut passer le plus inaperçu possible. Pendant ce temps, Maurice s'est enfui de son côté pour se cacher à Coffe-Vire (Calvados) dans le nord-ouest de la France. Mais Elyane nous a raconté qu'il avait été dénoncé. D'après son attestation de disparition, il a été arrêté puis interné le 3 octobre 1942 à Drancy. Il part vers Auschwitz un mois plus tard, le 4 novembre 1942 par le convoi numéro 40. Nous n'avons trouvé aucune trace de lui sur le site du musée d'Auschwitz et nous supposons que, pareillement à son père, il a péri dès son arrivée.

Arrestation et déportation :

Le 2 juin 1943, Hélène, Henri et Joseph Finkelstejn sont arrêtés par la Gestapo, d'après les documents d'archive du ministère des Armées. Ils sont internés à Drancy le 3 juillet 1943 puis déportés par le convoi numéro 57 vers

Auschwitz, le 18 juillet 1943. Notre voyage nous a permis de visualiser l'étendue du camp de Birkenau dans lequel arrivent Henri et Maurice.

Nous savons grâce à une carte datée du 15 octobre 1943 écrite par Henri, et envoyée à une amie qui habitait rue Julien Lacroix que c'est probablement le seul des Finkielstejn à avoir vécu dans le camp, il était alors âgé de 21 ans.



A l'inverse, Joseph et Hélène sont surement morts dans la chambre à gaz. Dans sa lettre, Henri écrit qu'il est en bonne santé et qu'il « travaille beaucoup ». Nous n'avons pas d'indication permettant de savoir s'il travaillait dans le commando des Effekts ou dans un autre commando de travail. Nous avons fait une visite du camp et pouvons donc réaliser dans quelles conditions vivait Henri. Ce camp était énorme, cent soixante dix hectares d'horreur. Les baraques en briques dans lesquelles « dormaient » les prisonniers, car personne ne dormait réellement dans ces conditions, contenaient trois étages de paillasses dans lesquelles s'entassaient sept à huit détenus par étage. L'endroit n'était pas isolé, l'hiver il y faisait terriblement froid et l'été très chaud.

Les journées de travail plus qu'épuisantes, les femmes et hommes étaient à bout de force, certains lâchaient et mourraient sur le lieu de travail. Les portions de nourriture étaient minimes, un bol de « soupe » et quelques fois un bout de pain rassis à partager avec tout le bloc. De plus les nazis exerçaient sur les hommes juifs, des expériences au rayon X, les rendaient stériles. Peut-être Henri a-t-il fait l'objet d'une de ces expériences. Les détenus étaient torturés, roués de coups, mordus par les chiens des SS. Des exécutions publiques avaient lieu afin de « montrer l'exemple » aux autres prisonniers. Une de ces exécutions est particulièrement connue et nous a été racontée par notre guide dans la plaine de Birkenau. Il s'agit de celle de Mala, une femme qui avait organisé son évasion avec son compagnon rencontré dans le camp. L'évasion a été un succès, seulement, trois semaines plus tard, elle fut retrouvée et exécutée devant tous les détenus du camp au milieu de la place d'appel. Cette femme est évoquée dans de nombreux témoignages, comme celui d'Ida Grinspan, décédée cette année. Ce sont donc dans ces conditions qu'Henri, le dernier survivant de la famille Finkielstejn, a perdu la vie, comme environ cinq millions d'autres victimes de la Shoah. Seule Fanny survit, cachée avec son mari, ses belles-sœurs et sa belle-mère à côté de Toulouse. Dans les années qui ont suivi, Fanny a tenté d'obtenir pour les membres de la famille Finkielstejn le titre de « mort en déportation ». En vain.

Les Finkielstejn demeureront malgré tout dans nos mémoires et à travers nos écrits, comme toutes les familles étudiées en cette semaine d'EPI.

*Mueji Domart N'Sondé, Raphaëlle Jablonka, Grace Gbadjale Okou-Bahon, 3^{ème} A
Clara Fageol, Syrine Gueritli, Allison Mouly, Mory Fofana, 3^{ème} B
Raphaël Bessone, Valentin Dupasquier, 3^{ème} C
Emilia Deydier, Nina Renoux, 3^{ème} D*

MAURICE SZERMAN

Présentation de la famille

La famille Szerman est originaire de Pologne ; elle est constituée de Sana Szerman, tailleur, né le 23 avril 1906, de son épouse Ruchla Poloniecka, mère au foyer, née le 28 juin 1900, à Gora Kalwarja, non loin de Varsovie, et de leurs deux enfants. L'aîné, Maurice, figure sur la plaque commémorative de notre collègue ; il est né le 23 août 1932. Son petit frère Nathan est né le 7 novembre 1939. Les deux enfants nés à Paris sont de nationalité française.

Le parcours des parents avant la naissance de Maurice

Nous n'avons pas de traces précises de l'arrivée en France de Sana et Ruchla. Nous savons, grâce au témoignage de Rachel Jedinak, membre du Comité Tlemcen et enfant cachée pendant l'Occupation allemande, que les Juifs polonais fuyaient leur pays au début du siècle pour échapper aux persécutions antisémites. On ne sait cependant pas si Sana et Ruchla sont venus en France séparément ou s'ils se sont rencontrés et mariés en Pologne avant de venir ensemble fonder une famille et chercher un avenir meilleur. On pourrait supposer que les parents se sont rencontrés en France car ils viennent tous deux de deux villes polonaises différentes, toutefois leur fiche familiale établie en 1940 par les services de la Préfecture leur attribue le même numéro de casier central I 272 212. Cela peut signifier qu'ils sont arrivés ensemble sur le territoire français et se sont présentés conjointement aux services de l'immigration en arrivant à Paris.

La première trace officielle que nous ayons de leur présence en France est l'acte de naissance de Maurice, le 23 août 1932. La famille réside alors au 102, rue Saint Maur, dans le XI^{ème} arrondissement. Il semble qu'ils viennent de s'y installer car, lors du recensement de population réalisé par la Ville de Paris l'année précédente, en 1931, le couple Szerman ne réside pas encore à cette adresse. Leur installation dans ce quartier populaire de l'Est parisien n'est pas surprenante : on retrouve dans ces habitations vétustes et exigües beaucoup de population fraîchement immigrée d'Europe de l'Est. A la naissance de Maurice, il semble que Sana soit son propre « patron », comme l'indique le recensement de population de 1931, et qu'il travaille en tant que tailleur à son domicile. Ruchla est mère au foyer, nous supposons qu'elle aidait son mari dans la préparation des commandes, comme Henri Borlant le raconte pour ses propres parents dans son témoignage, *Merci d'avoir survécu*. On peut imaginer le bébé grandissant entouré de ses parents, avec son père qui travaille à sa machine à coudre dans la pièce principale. Souvent les gens vivaient dans de très petits logements : Jean Rozental dans son livre *Belleville je t'aime*, parle même de « vivre à quatre dans 12 m² » (p. 28). Il y a à cette époque peu de parcs autour de chez eux où sa mère peut l'emmener jouer : le square Gardette existe déjà, ce n'est pas le cas du square de la Roquette à l'emplacement duquel se trouve à l'époque la prison de la Petite-Roquette, démolie en 1973 et qui servira à emprisonner pendant les années d'Occupation des internés politiques. Sûrement le petit Maurice joue-t-il alors dans la rue et dans les cours d'immeubles. Aujourd'hui, le 102, rue Saint-Maur a été détruit et remplacé

par un immeuble neuf, mais on peut très bien imaginer qu'à l'époque, il était identique aux immeubles voisins, le 104 et le 106, rue Saint-Maur, c'est-à-dire de hauts immeubles de cinq à six étages avec une cour intérieure, entourée de plusieurs corps de bâtiment. Et en effet le recensement de 1931 confirme que beaucoup de familles résidaient au 102, rue Saint-Maur. Plus de dix d'entre elles étaient d'ailleurs originaires de Pologne, ce qui devait constituer un îlot rassurant pour les Szerman qui pouvaient retrouver des compatriotes avec lesquels échanger dans leur langue d'origine.

Cependant, la famille déménage dans les années qui viennent et on les retrouve au 48, rue Julien Lacroix, lors du recensement de population de 1936. Le 24 mars 1936, Maurice qui a plus de trois ans et demi, est inscrit à l'école maternelle de la rue de Tourtille. A l'école maternelle, les filles et les garçons sont mélangés ce qui n'est plus le cas à partir de la primaire. Il n'était pas le seul Polonais dans son école maternelle : treize enfants sur les trente-quatre inscrits en même temps que lui en mars 1936 sont originaires de Pologne. Le registre précise qu'il « débute ». Il n'a donc pas été scolarisé avant, alors qu'on est au milieu de l'année scolaire. Peut-être les Szerman viennent-ils alors juste de s'installer à leur nouvelle adresse ? Ce quartier de Belleville est très cosmopolite et accueille une grande proportion d'immigrés venus surtout d'Europe de l'Est. Cela est corroboré par les registres du recensement du quartier de Belleville. Et sûrement Maurice devient-il ami avec son voisin, le petit Nathan Szlang, son aîné d'un an dont les parents Aron et Sura sont originaires de Pologne et respectivement tailleur et couturière à leur compte, tout comme Sana et Ruchla. Et puis, il y a dans le voisinage d'autres enfants avec lesquels il peut jouer, comme le petit Gérard Piel, d'un an son cadet, qui habite dans l'immeuble voisin. Par ailleurs, son entrée à l'école maternelle de la rue de Tourtille lui permet aussi de rencontrer d'autres enfants. Nous n'avons aucune information concernant son départ de l'école maternelle Tourtille mais nous supposons qu'il y passe trois années car il est inscrit à l'école primaire de garçons de la rue Ramponneau le 3 octobre 1938. Maurice a alors six ans. Après l'école, avec ses petits camarades, comme Christos Sifakis ou Gilbert Schwarzstein, qui étaient avec lui à la maternelle Tourtille et sont maintenant dans sa classe de Cours Préparatoire, il joue aux billes, aux osselets ou à saute-mouton. Selon Esther Senot, rescapée d'Auschwitz, et qui habitait aussi le quartier de Belleville dans les années 30, les enfants trouvaient des « petits boulots » pour gagner un peu d'argent. Ensuite, ils allaient au cinéma qui était un loisir très apprécié à cette époque. D'ailleurs, il y avait beaucoup de cinémas dans notre quartier.

Un an plus tard, alors que Maurice s'apprête à faire sa rentrée au cours élémentaire, la guerre contre l'Allemagne nazie est déclarée. Cela inquiète sans doute les parents de Maurice qui ont fui les persécutions antisémites dans leur pays. Maurice, lui, est encore petit et a un motif pour se réjouir : son petit frère Nathan naît, le 7 novembre 1939. Sa mère accouche à l'hôpital Saint Antoine dans le XIIème arrondissement et la famille réside toujours à la même adresse. On imagine que Maurice, qui vient d'avoir sept ans se réjouit de cette naissance et poursuit sa scolarité.

L'Occupation allemande

Mais au mois de juin 1940, après la défaite contre l'Allemagne, la France est occupée par les Nazis. Dans le cadre de la Collaboration avec les autorités d'occupation, le gouvernement de Vichy instaure peu à peu une politique

antisémite. Les Juifs, qui comme Sana et Ruchla, avaient quitté les pays d'Europe de l'Est pour fuir les persécutions, voient peu à peu de nouveaux décrets paraître, qui les ostracisent. Dès septembre 40, les Allemands obligent les Juifs à se faire recenser auprès des services de la Préfecture. La majorité d'entre eux ont obéi à cette injonction car ils ne savaient pas ce que l'administration française allait faire de ce « fichiers juif ». D'autre part, comme nous l'a dit Henri Borlant, rescapé d'Auschwitz, ils avaient confiance car pour eux, la France demeurait le pays des droits de l'Homme.

Malheureusement, quelques mois plus tard, la famille Szerman comprit la sombre utilité de ce fichier : le 14 mai, Sana fut convoqué, comme 6500 hommes juifs étrangers parisiens. La veille, ils avaient tous reçu un courrier imprimé sur un « billet vert », les invitant à se présenter dans des gymnases et des commissariats de l'arrondissement, accompagné d'un ami ou d'un membre de la famille, pour effectuer un « examen de situation ». Sana, le père de Maurice, est très probablement convoqué, comme le père de Rachel Jedinak, à la caserne des Tourelles, Porte des Lilas. Le même jour, il est transféré avec 3700 autres hommes, par quatre trains, vers les camps d'internements du Loiret. 1570 Juifs sont internés au camp de Pithiviers, et 2140 au camp de Beaune-la-Rolande, dont le père de Maurice. A son arrivée au camp, la police française dresse une fiche indiquant qu'il est interné au motif suivant : « en surnombre dans l'économie nationale ». Il reste deux mois au camp. Peut-être que comme Rachel Jedinak, Maurice, Ruchla et le petit Nathan, qui a à peine un an et demi, ont l'autorisation d'aller lui rendre visite. Le 25 juillet, Sana est « détaché en Sologne », c'est-à-dire dans une région agricole, non loin du camp de Beaune-la-Rolande. Les internés sont alors employés comme main-d'œuvre agricole dans les champs. D'après la fiche de Beaune-la-Rolande, il est envoyé successivement dans deux fermes, à Cerdon du Loiret, puis à Vannes sur Cosson. Cela dure presque un an ; il est réintégré au camp le 8 mai 1942. Il y reste deux mois. Lui explique-t-on ce retour ? Comprend-il ce qui se prépare pour lui, mais aussi pour sa femme et ses enfants ? La grande rafle de l'été se prépare et il faut libérer les camps du Loiret des hommes juifs qui s'y trouvent. La France s'apprête à mettre en place la déportation massive de Juifs. Sana Szerman sera déporté de Beaune-la-Rolande vers Auschwitz, le 27 juin, par le convoi numéro 5. Le voyage est terrible : les hommes sont entassés à plus de quatre-vingts dans des wagons à bestiaux. Dans le wagon est disposé de la paille et deux seaux, dont un rempli d'eau, pour toutes ces personnes et l'autre pour faire leurs besoins.

D'après le *Mémorial de la déportation des Juifs de France* de Serge Klarsfeld, 34 hommes meurent avant d'arriver à destination car sur les 1038 déportés partis de Beaune, seuls 1004 sont sélectionnés à l'arrivée. Aucun d'eux n'est gazé : le camp de Birkenau est en phase d'agrandissements et les nazis ont alors besoin de beaucoup de main-d'œuvre. Celle-ci mourra à la tâche, de maladie, de faim ou de mauvais traitement. Sana est donc revenu dans le pays qu'il avait voulu fuir une dizaine d'années auparavant, dans une petite ville que peut-être, il ne connaissait pas : Oswiecim, devenue Auschwitz depuis l'annexion de la Pologne par l'Allemagne nazie. Sur place, Sana est rasé, tatoué, on lui donne un uniforme rayé et on l'envoie travailler. D'après la base informatique du musée d'Auschwitz, il deviendra le numéro 43.573. On ne sait pas quand il est décédé.

Auschwitz prisoners

Szerman, Sana
(prisoner number: 43573)

born: 1906-04-23, place of birth: Magnuszowa

Sources:
1. [Zugangsliste Juden](#)

Pendant ce temps, Maurice est à Paris et a continué à fréquenter l'école, mais on imagine que les temps sont durs pour la famille puisque Ruchla ne travaille pas et qu'elle doit subvenir seule aux besoins de deux enfants. Les mesures discriminatoires se poursuivent : interdiction pour Maurice de fréquenter les jardins publics ou de monter avec ses parents dans le métro, sauf dans le dernier wagon. Sa mère ne peut plus faire les courses qu'à partir de 15 heures, alors que les magasins sont déjà vides à cause de la pénurie. Puis, « Il fut décidé que le port de l'insigne- c'est-à-dire l'étoile jaune - deviendrait obligatoire à partir du 7 juin 1942 pour tout Juif ayant atteint l'âge de six ans. [...] La préfecture de police avait, compte tenu du recensement, préparé des étoiles pour 110000 personnes environ. Finalement, 83000 Juifs se sont présentés dans les commissariats de la capitale pour retirer l'étoile. » (Adam Rajski, *La rafle du Vel d'Hiv* », ed. Mairie de Paris). Maurice doit donc terminer son année de cours élémentaire 2^{ème} année avec cet insigne cousu au revers de sa veste. A la fin du mois de juin, il doit être très triste d'apprendre que son père est parti pour une destination inconnue, mais en dépit de tout, ni lui ni sa mère ne doivent s'imaginer que le père a été déporté en Pologne pour leur laisser la place dans les camps du Loiret et qu'ils vont bientôt suivre le même chemin.

L'arrestation et la déportation

Maurice est arrêté avec sa mère et son petit frère le 16 juillet 1942 à leur domicile du 48, rue Julien Lacroix. Dès l'aube deux policiers viennent les chercher en exigeant d'eux de prendre des affaires pour toute la famille. La mère est sûrement choquée car d'après les témoignages que nous avons lus, les policiers frappent violemment à leur porte. Le bâtiment tout entier est inspecté par des policiers français et les Juifs sont emmenés dans des bus parisiens au vélodrome d'hiver situé dans le XV^{ème} arrondissement de Paris. Ils y restent pendant trois jours dans des conditions effroyables. D'après, la lettre d'une jeune fille assistante sociale publiée dans le livre *La rafle du Vel D'Hiv*, il y avait des problèmes d'hygiène, avec les WC qui étaient bouchés et qui débordaient. Les gens étaient dans un état de santé déplorable : évanouissement, crises de nerfs et de folie, tentatives de suicide et une trentaine de morts, dont plusieurs enfants. Il n'y a que trois médecins et un nombre insuffisant d'infirmières. Et Ruchla est là avec Maurice, qui doit fêter son dixième anniversaire le mois suivant, et Nathan qui n'a que deux ans. Les enfants doivent avoir faim et peur. Ils restent quatre jours dans cet enfer et sont transférés le 20 juillet au camp de Beaune-la Rollande. Les conditions de vie ne sont pas meilleures car ce camp n'était pas prévu pour les familles avec enfants qui y sont internées. Peut-être conservent-ils un peu d'espoir, ne sachant toujours pas pourquoi ils sont là, ni ce qu'on compte faire d'eux.

Deux semaines plus tard, la police française, qui n'a pas l'autorisation des Allemands de déporter les enfants, commence à séparer les familles pour déporter les pères et les mères en laissant les enfants seuls. Nous avons vu cette scène dans le film la « La Rafle » : la séparation est tragique, les mères hurlent et refusent de lâcher leurs enfants, les enfants pleurent. Le 7 août, c'est au tour de Ruchla de se voir arracher Maurice et Nathan. On imagine comme elle doit être désespérée de laisser ses enfants. Elle est déportée par le convoi 16, qui part de Pithiviers. Quand elle arrive à Auschwitz et a sûrement été gazée directement car elle avait

quarante-deux ans : sur les 1069 membres de ce convoi, seuls soixante-trois hommes et deux cent onze femmes ont été sélectionnés pour le travail.

Pendant ce temps, Maurice qui n'a même pas encore dix ans est resté dans la baraque 9 de Beaune-la-Rolande avec son petit frère dont il doit maintenant s'occuper seul. On imagine son chagrin et son désarroi car il est encore si jeune. Alors que la date de son anniversaire approche, les frères Szerman partent de ce camp d'internement le 19 août 1942 en direction de Drancy, comme l'indiquent leurs deux fiches individuelles issues du camp de Beaune. Odelte Daltroff Baticle, infirmière à Drancy témoigne de l'arrivée de tous ces enfants livrés à eux-mêmes, comme Maurice et Nathan. Elle explique que les enfants étaient « dans un état inimaginable avec des odeurs terribles, car ils étaient restés des jours et des nuits sans hygiène. Pour venir des Camps du Loiret, ils sont quatre-vingt-dix par wagon avec une seule femme pour s'occuper d'eux. Ils ont entre quinze mois et treize ans, les trois quarts sont couverts de blessures ». Immédiatement les infirmières organisent des douches pour laver les enfants. Ils ont presque tous la dysenterie. Pour leur donner de l'espoir, les infirmières leur disent qu'ils retrouveront leurs parents au bout du voyage. De plus, elles ont toutes été surprises par la maturité de certains à l'égard de leur petit frère ou petite sœur.

On peut penser à Maurice en lisant ce témoignage mais les documents que nous avons à notre disposition laissent un grand doute car aucune fiche au nom de Nathan n'a été dressée à son arrivée à Drancy. Plusieurs hypothèses sont possibles : Soit le petit garçon est décédé pendant son transfert du Loiret à Drancy, soit il n'a pas été capable de donner son nom. A ce jour, Nathan Szerman ne figure pas sur les listes du *Mémorial* dressé par Serge Klarsfeld. On ne sait pas s'il a été oublié et déporté de manière anonyme, ou s'il a pu être sauvé de Drancy. Dans ce cas, il pourrait avoir survécu sous une autre identité. Les recherches devront être poursuivies pour essayer de connaître le destin de cet enfant.

Concernant Maurice, nous avons en revanche la certitude qu'il est déporté le 19 août 1942 à la veille de ses dix ans. Il fait partie du convoi 22 qui est majoritairement composé d'enfants : 606 enfants sur 1000 personnes. Il meurt seul dans une des deux fermes-bunkers transformées en chambres à gaz par les nazis.

1	BERNARD Raymond	4.10.31	Paris	France	Paris
2	BERNARD Paul	20.05.37	id	id	id
3	BERNARD Elie	1907	Reuilly	France	id
4	BERNARD Louis	14.07.27	Paris	France	id
5	BERNARD Gabriel	08.03.27	Paris	id	id
6	BERNARD Joseph	08.03.27	Paris	id	id
7	BERNARD Gema	1905	id	id	Paris
8	BERNARD Jean	08.03.27	Paris	France	id
9	BERNARD Paul	27.05.25	Paris	id	id
10	BERNARD Jean	1908	Paris	id	id
11	BERNARD Elie	1907	Paris	France	id
12	BERNARD Elie	1907	Paris	France	id
13	BERNARD Gilbert	08.03.27	Paris	France	id
14	BERNARD Jean	1908	Paris	France	Paris
15	BERNARD Elie	08.03.27	Paris	France	id
16	BERNARD Paul	1907	Paris	France	id
17	BERNARD Louis	14.07.27	Paris	France	id
18	BERNARD Gabriel	08.03.27	Paris	id	id
19	BERNARD Joseph	08.03.27	Paris	id	id
20	BERNARD Gema	1905	id	id	Paris
21	BERNARD Jean	08.03.27	Paris	France	id
22	BERNARD Paul	27.05.25	Paris	id	id
23	BERNARD Jean	1908	Paris	id	id
24	BERNARD Elie	1907	Paris	France	id
25	BERNARD Elie	1907	Paris	France	id
26	BERNARD Gilbert	08.03.27	Paris	France	id
27	BERNARD Elie	1907	Paris	France	id
28	BERNARD Paul	27.05.25	Paris	id	id
29	BERNARD Jean	1908	Paris	id	id
30	BERNARD Elie	08.03.27	Paris	France	id
31	BERNARD Paul	27.05.25	Paris	France	id
32	BERNARD Jean	1908	Paris	France	id
33	BERNARD Elie	08.03.27	Paris	France	id
34	BERNARD Paul	27.05.25	Paris	France	id
35	BERNARD Jean	1908	Paris	France	id
36	BERNARD Elie	08.03.27	Paris	France	id
37	BERNARD Paul	27.05.25	Paris	France	id
38	BERNARD Jean	1908	Paris	France	id
39	BERNARD Elie	08.03.27	Paris	France	id
40	BERNARD Paul	27.05.25	Paris	France	id
41	BERNARD Jean	1908	Paris	France	id
42	BERNARD Elie	08.03.27	Paris	France	id
43	BERNARD Paul	27.05.25	Paris	France	id
44	BERNARD Jean	1908	Paris	France	id
45	BERNARD Elie	08.03.27	Paris	France	id
46	BERNARD Paul	27.05.25	Paris	France	id
47	BERNARD Jean	1908	Paris	France	id
48	BERNARD Elie	08.03.27	Paris	France	id
49	BERNARD Paul	27.05.25	Paris	France	id
50	BERNARD Jean	1908	Paris	France	id
51	BERNARD Elie	08.03.27	Paris	France	id
52	BERNARD Paul	27.05.25	Paris	France	id
53	BERNARD Jean	1908	Paris	France	id
54	BERNARD Elie	08.03.27	Paris	France	id
55	BERNARD Paul	27.05.25	Paris	France	id
56	BERNARD Jean	1908	Paris	France	id
57	BERNARD Elie	08.03.27	Paris	France	id
58	BERNARD Paul	27.05.25	Paris	France	id
59	BERNARD Jean	1908	Paris	France	id

Youvens Michel, Nikola Rankovic, Julien Zhao, 3^{ème} A
 Marie Bah, Hadrien Houlier, Djeneba Traoré, 3^{ème} B
 Gabriel-Thomas Triana, Kinin Coulibaly, Adja Sylla, 3^{ème} C
 Nils Vidal, Barnabé Gonzalvez, 3^{ème} D

Kopel SZTAJNBERG

La famille de Kopel :

Les parents de Kopel Sztajnberg sont Abram et Idès. Idès est née le 17 avril 1895 à Brzeziny près de Lodz, sous le nom de Grundsztajn. Elle devient Ides Sztajnberg en se mariant à Abram Sztajnberg, qui est né le 26 juillet 1884 à Mozgonon ou Mozgonou, selon certaines sources. Nous n'avons pas trouvé trace de cette ville, peut-être s'agit-il d'un tout petit village ou d'un quartier d'une ville plus importante. Abram est cependant bien de nationalité polonaise. Nous ne savons pas à quelle date Abram épouse Idès et ne connaissons pas leur adresse exacte, mais nous savons qu'ils s'installent et fondent un foyer à Brzeziny, dans la ville d'Idès. Le 17 Décembre 1914, ils donnent naissance à leur première enfant qu'ils nomment « Sarah ». Puis, quelques années plus tard, le 2 janvier 1922, toujours à Brzeziny, Salomon, leur second enfant vient au monde. Quatre ans après la naissance de Salomon, la famille s'agrandit encore le 22 septembre 1926 avec l'arrivée de Rachel. Kopel, dont le nom figure sur la plaque commémorative de notre collège, est le petit dernier de la famille, il naît le 30 octobre 1928.



Installation des Sztajberg en France :

Entre 1928 et 1930, la famille Sztajnberg émigre en France. On peut imaginer qu'Abram et Idès veulent protéger leurs quatre enfants des persécutions antisémites qui sévissent dans leur pays. La grande pauvreté, conséquence du crash boursier et de la crise internationale a aussi pu les pousser à rejoindre la France. On ne connaît pas les dates précises ni les conditions de voyage, mais nous avons rencontré Esther Senot, rescapée d'Auschwitz et membre du comité « Ecole de la rue Tlemcen », qui nous a raconté qu'à la même époque, son père et son frère aîné étaient partis les premiers de Pologne pour s'installer à Paris, trouver un travail et un logement. On peut donc supposer qu'Abram Sztajnberg a suivi le même chemin et est venu à Paris pour s'installer avant d'être rejoint par sa femme et ses quatre enfants.

Arrivés en France, ils s'installent dans le XIX^{ème} arrondissement, au 189, rue de Belleville, comme l'indique le registre de l'école du 27, rue du Pré-Saint-Gervais dans laquelle Salomon est inscrit en cours préparatoire le 24 novembre 1930. Kopel vient alors tout juste de fêter ses deux ans. On ne sait pas si Rachel, âgée de quatre ans et Sarah, qui en a déjà seize, vont à l'école. Vu leur âge respectif, Rachel serait alors à la maternelle tandis que Sarah, qui a dépassé l'âge de l'école obligatoire, aiderait plutôt sa mère à la maison. Le registre du recensement de population de 1931 n'indique pas qu'elle travaille. Ils vivent alors toujours à six dans le petit appartement parisien de la rue de Belleville. D'après le livre écrit par Jean Rozental, *Belleville je t'aime*, il n'y a souvent, dans ces appartements vétustes, qu'une seule pièce dans laquelle toute la famille dort. Il n'y a pas de confort. Par exemple les « toilettes sont sur le palier » et sont

utilisées par tous les habitants de l'immeuble. Pour faire leur toilette, ils « se lavent dans des bassines jusqu'à l'âge de neuf ou dix ans », puis, ils « vont dans les bains-douches privés ». L'immeuble des Sztajnberg a été rasé et n'existe plus aujourd'hui ; à l'époque, il y a d'autres familles polonaises, les Gutemberg qui ont eux-mêmes deux garçons nés 1921 et 1924, les Baygelman et leur fils Albert, qui a l'âge de Sarah, les Kavykow et leur fille Malka qui a exactement l'âge de Kopel et les Goldslejl dont le fils, Hochina, est né en 1926, comme Rachel. Ils peuvent donc parler entre polonais et les enfants peuvent jouer ensemble dans la rue de Belleville et aussi sûrement Place des Fêtes, où se trouvait déjà un parc avec un kiosque et de la pelouse. Les jeux sont « le saute-mouton, les billes ou encore les osselets » (J. Rozental).

Les années passent, Salomon est un élève moyen. Le directeur de l'école indique « AB » pour toutes les rubriques concernant l'intelligence, les progrès, le degré d'instruction. Le frère de Kopel quitte l'école élémentaire le 30 juin 1934, alors qu'il n'a que douze ans, car il « travaille ». Kopel n'est visiblement pas inscrit en maternelle car le registre de l'école du 27 rue du Pré Saint Gervais qu'il intègre le 16 septembre 1935 a laissé vierge la case « Ecole d'où l'enfant sort ». Il reste donc sûrement avec sa mère qui est sans emploi, jusqu'à son entrée à la grande école, un mois avant son septième anniversaire. Le registre d'inscription précise qu'Abram, le père de Kopel, est toujours « tailleur ». Dans les mois qui suivent, la famille déménage au 67, rue Olivier Métra, comme l'indique le recensement de population de 1936, mais Kopel ne change pas d'école car on reste dans le même quartier. Peut-être ont-ils trouvé un logement moins cher ou plus confortable ? On constate cependant sur ce registre que le nom du père est rayé et qu'il est noté « ABS » donc absent. Peut-être a-t-il dû quitter provisoirement le domicile pour le travail ? On peut aussi supposer qu'il était malade ou bien est-il retourné revoir ses parents en Pologne ? Ce document indique que Sarah, la sœur aînée, est la seule de la famille à travailler ; elle exerce le métier de « couturière ». Il ne dit rien sur Salomon qui a quitté l'école pour travailler depuis deux ans. A quatorze ans, il est sûrement encore trop jeune pour avoir une vraie « profession ». Les Sztajnberg rencontrent donc certainement de grandes difficultés financières : en l'absence du père, les deux aînés doivent avoir du mal à faire vivre toute la famille.

Un an plus tard cependant, le 19 août 1937, les Sztajnberg sont tous réunis pour un heureux événement : le mariage de Sarah. Kopel a alors neuf ans ; on peut imaginer qu'il se réjouit de cette fête de mariage même s'il a dû être triste de voir partir cette grande sœur. La cérémonie a lieu à la mairie du XX^{ème} arrondissement ; elle épouse Gitman Bejm, un jeune homme originaire de Brzeziny, le même village polonais qu'elle. On suppose donc que les familles se connaissent de longue date. Gitman a trois ans de moins qu'elle et vit avec ses parents rue de Belleville. Sur l'acte, Sarah vit à la même adresse ; elle a donc emménagé avec sa belle-famille depuis quelques temps. Les témoins du mariage sont deux autres polonais, Lejbus Manowicz et Cyrla Hauser ; on voit donc que les Sztajnberg côtoient plutôt des polonais. Le père et la mère de Sarah semblent d'autant plus mal intégrés que sur l'acte de mariage, ils « ont déclaré ne pas savoir signer ». Abram et Idès ne sont donc vraisemblablement pas francophones, malgré le fait qu'ils sont en France depuis sept ans au moins.

A l'hiver 1939, alors que la France vient d'entrer en guerre contre l'Allemagne, Kopel quitte l'école de la rue du Pré Saint Gervais. Il continue cependant sa scolarité à l'école de garçons du 24, rue Olivier Métra où il rentre le

3 janvier 1940. Il a onze ans mais est seulement inscrit en cours élémentaire 2^{ème} année. C'est un enfant gentil, dont le directeur dit qu'il a un « caractère doux » mais ce n'est pas un bon élève. Il ne reste que quelques mois, jusqu'au début du mois de juin 1940 et ensuite il est indiqué que Kopel « n'est pas revenu à l'école ». Il ne passera donc même pas son certificat d'études et il est précisé : « Intelligence très lente, progrès très lents, instruction élémentaire ». Il n'a pas encore douze ans. Nous n'avons trouvé sa trace dans aucune autre école du quartier et nous ne savons pas ce qu'il devient. Peut-être aide-t-il son père dans son travail ?

La guerre et l'occupation allemande :

Le 27 Septembre 1940, après que la France a perdu la guerre et que le gouvernement de Vichy a accepté de collaborer avec les Nazis, les Sztajnberg ont l'obligation de se faire recenser, comme tous les Juifs de Paris. De plus en plus de droits leur sont enlevés : travailler, aller à la piscine ou au cinéma. Ils sont considérés comme des animaux, car à l'entrée des parcs pour enfants, il y est écrit « Interdit aux chiens et aux juifs ». De plus les juifs ne peuvent aller faire les courses qu'entre 15 et 16 heures, alors qu'il ne reste presque plus à manger.

Le 14 mai 1941, a lieu la rafle du « billet vert », ce qui va certainement être un événement marquant pour le jeune Kopel. La veille, 13 mai 1941 Salomon, le grand frère de Kopel, a reçu une convocation lui demandant de se présenter en personne, accompagné d'un membre de sa famille ou d'un ami. Le lendemain, Salomon, peut-être accompagné de son père, va se présenter à la caserne des Tourelles, Porte des Lilas, comme la majeure partie des hommes résidant dans notre quartier de Belleville, pour un prétendu « examen de situation ». Une fois arrivés, les gendarmes vont annoncer au père que Salomon ne repartira pas avec lui et lui demander d'amener à son fils des vêtements pour deux jours. Cela a dû être difficile et bouleversant pour Kopel et sa famille de voir le grand frère emmené avec des centaines d'autres hommes juifs étrangers. Il sera le jour même interné au camp de Beaune-la-Rolande, dans le Loiret. Nous avons entendu le témoignage de Rachel Jedinak, enfant cachée pendant l'Occupation et membre du Comité Tlemcen : son père a été arrêté exactement dans les mêmes circonstances et elle nous a dit qu'il était possible de rendre visite aux internés ou de leur apporter des colis. Peut-être Kopel a-t-il pu aller voir son grand frère avec ses parents dans les mois qui ont suivi cette rafle ?

Malheureusement, le sort va s'acharner encore sur la famille de Kopel : nous avons trouvé aux archives de la Préfecture de police de la Seine un bordereau de versement prouvant que son père avait été arrêté et interné à Drancy le 1^{er} octobre 1941. Il avait alors soixante francs sur lui, qui lui ont été confisqués. Le bâtiment en construction de la cité de la Muette à Drancy a été réquisitionné quelques mois plus tôt pour y interner les hommes Juifs arrêtés lors de la rafle des hommes dans le XI^{ème} arrondissement. Les prisonniers sont détenus dans des conditions atroces, il y a trop de monde et des problèmes d'hygiène et de santé se déclarent. Abram sera apparemment libéré le 27 Janvier 1942. On ne sait pas pourquoi il est relâché, mais à son départ, le bordereau de versement atteste qu'on lui rend une partie de son argent, cinquante francs. D'après le document, le solde de dix francs lui sera « remboursé le 10 mars 1942 ». Abram rentre chez lui et retrouve les siens. On peut imaginer comme Kopel, alors âgé de treize ans, a dû être content de le revoir.

Arrestation et déportation :

Cependant, les persécutions se poursuivent, notamment avec le port obligatoire de l'étoile jaune, au début du mois de juin 1942. Tous les Juifs âgés de plus de six ans doivent la porter, cousue à petits points sur la doublure de la veste. Ils sont alors mal vus dans la rue, pointés du doigt, les enfants ne veulent plus jouer avec les enfants juifs. C'est une mesure extrêmement violente et discriminatoire et Kopel a sûrement honte de porter cet insigne.

De plus quelques semaines plus tard, de mauvaises nouvelles arrivent concernant Salomon : il quitte Beaune-la-Rolande pour être envoyé dans un lieu inconnu, probablement sous le prétexte d'aller travailler en Allemagne. Nous savons en fait que ce 28 juin 1942, c'est vers Auschwitz qu'il part par le convoi numéro 5 avec 1 038 autres hommes des camps du Loiret. A l'arrivée, aucun n'a été gazé car ils sont arrivés au moment où les Nazis avaient besoin de main-d'œuvre pour agrandir Auschwitz. Salomon est rentré dans le camp et il devient le numéro 43 594, d'après le site du musée d'Auschwitz. On ne sait pas combien de temps il a survécu.

Enfin, la Préfecture de police organise l'opération « vent printanier », grande rafle qui aura lieu du 16 au 19 juillet 1942. La police française vient chercher les Juifs chez eux, le matin de très bonne heure. La famille Sztajnberg est alors probablement emmenée à la Bellevilloise, qui se trouve dans le XX^{ème} arrondissement, en attendant les bus parisiens réquisitionnés par la police. Rachel Jedinak se trouvait à la Bellevilloise en même temps que Kopel et a réussi à s'en évader, grâce à l'aide de deux policiers qui ne l'ont pas dénoncée. Elle nous a raconté ses souvenirs de ce moment : les gens ne savaient pas ce qui allait leur arriver, tout le monde était paniqué, il faisait très chaud en ce 16 juillet 1942, les enfants pleuraient. Mais contrairement à Rachel, Kopel n'a pas réussi à s'évader. Lorsque les bus de la STCRP arrivent, les Sztajnberg ne sont pas envoyés au Vélodrome d'Hiver, comme toutes les familles parisiennes : Kopel a treize ans révolus et il n'est donc plus considéré comme un enfant. Abram, Idès, Rachel et Kopel sont donc directement envoyés à Drancy.

Le jour même, tous les membres de la famille passent à la fouille ; Abram, qui a emporté « 300 francs » avec lui, se voit une fois de plus confisquer son argent. Puis les Sztajnberg sont séparés, femmes d'un côté et hommes de l'autre. Kopel se retrouve donc avec son père, tandis que sa sœur Rachel reste avec sa mère. Ils sont enfermés dans des blocks de quatre étages qui ne sont pas finis, il manque des fenêtres, des cloisons... Ce bâtiment en forme de U est facile à garder car il n'y a qu'une seule sortie. Ils restent peu de temps à Drancy car ils sont déportés par le convoi numéro 10, le 24 juillet 1942. Ils sont emmenés à la gare du Bourget-Drancy et montent dans des wagons ; le convoi compte 1 000 déportés, dont quatre-vingts enfants. Le voyage dure trois jours et trois nuits avec un seul seau d'eau par wagon et un autre seau pour que les prisonniers puissent faire leurs besoins dedans. Quand ils arrivent sur la Judenrampe, on leur ordonne de descendre. Les plus faibles tombent car il n'y a pas de marchepied donc les déportés doivent sauter un mètre. Les travaux de Serge Klarsfeld nous montrent qu'aucun déporté n'est gazé à l'arrivée. On va donc se servir d'eux comme main-d'œuvre. Nous n'avons aucune information sur Kopel, treize ans, Rachel, quinze ans, Idès, quarante-sept ans ni Abram, cinquante-huit ans. Ils ont dû mourir très vite de mauvais traitements. A la libération du camp d'Auschwitz il n'y a eu, du convoi n10, que quatre survivants qui sont des hommes.

On suppose que Sarah Sztajnberg, épouse Bejm, la sœur aînée, n'a pas été déportée, car nous n'avons trouvé aucune fiche à son nom dans les archives du fichier juif et qu'elle n'est pas répertoriée dans le Mémorial de la déportation de Serge Klarsfeld. On ne sait pas comment elle a pu échapper à la déportation. Son acte de mariage indique que son nom a été modifié en « Bem » le 18 novembre 1964 ; nous n'avons malheureusement trouvé aucune autre information sur elle.

Anouk Desruol, Nadir Hacini, Matéo Migot, 3^{ème} A
Nako Karidja, Macil Ketir, Antonin Marceau, 3^{ème} B
Anaïs Rauber, Ana Le Cocq, Mickaël Sicot, 3^{ème} C
Pharell Siassia, Faïza Hamadi, Susie Bonvillain, 3^{ème} D

Isidore SZWARC CHELBLUM

Raphaël Chelblum, le père d'Isidore

Raphaël Chelblum, le père d'Isidore, est né le 15 juillet 1898 à Nadarzyn, en Pologne. Un courrier daté du 22 août 1935, trouvé aux Archives Nationales dans le « Fonds de Moscou » et rédigé par Léon Frot, conseiller municipal du XI^{ème} arrondissement, nous apprend que Raphaël Chelblum aurait été « muni d'un passeport Nansen¹, en France depuis 1913, affligé de quatre blessures, prisonnier de guerre en Allemagne et rentré en France en 1918 ». Mais selon la même source, un rapport du Préfet de police nous apprend qu'il est entré en France le 20 mai 1920. La seule certitude est que le père d'Isidore est présent sur le sol français de très longue date. En 1920, il est domicilié et travaille dans le nord-ouest parisien, au 15, cité Marie, chez son beau-frère, Salomon Ring. Par la suite, il déménage « en compagnie de sa maîtresse d'origine polonaise, 43 bis, rue Marcadet » dans le XVIII^{ème} arrondissement de Paris. La nature de son métier nous reste vague : un des rapports rédigés à son sujet par le Préfet stipule qu'il « disait être cordonnier, mais paraît n'avoir jamais exercé ce métier ». Dans un fichier de la prison de Fresnes, une fiche de renseignements pour les étrangers qui peuvent être exclus de France indique qu'il est « tailleur ». Nous supposons donc qu'il n'a pas de profession déterminée ni de réels moyens de subsistance. Sa notice individuelle de la prison de Fresnes nous apprend qu'il a épousé sa compagne Rykla Sowa et qu'ils résident ensemble 12, rue de la Chapelle, adresse où il est arrêté le 27 juillet 1924 et emprisonné pour six mois jusqu'au 12 décembre, pour le vol de deux bagues, dont la valeur est estimée entre 3 000 et 5 000 francs selon les rapports du préfet de la police. Il les aurait ensuite revendues « à un vil prix à un de ses compatriotes, » d'après la même source. Nous supposons donc qu'il aurait commis cette infraction pour des raisons financières.

Après avoir purgé sa peine, Raphaël demeure sous le coup du « service de l'éloignement » car le Ministère de l'Intérieur considère que sa « présence sur le territoire français est de nature à compromettre la sûreté publique ». Une demande d'expulsion est donc formulée à son encontre. Elle prend effet en décembre 1924 dès sa sortie de prison, alors que son épouse vient d'accoucher de leur premier enfant, Abraham Chelblum.

Dix-huit mois plus tard, il revient sur le territoire français. C'est ce qu'affirme son épouse Rykla Sowa, alors domiciliée 14, passage Julien Lacroix, juste à côté de notre collège, et enceinte de sept mois de leur second enfant. D'après son courrier adressé au Ministre de l'Intérieur, le « mari est rentré de Bruxelles le 20 juin 1926, pour me voir alors que pendant plus d'une année et demie il s'était interdit de pénétrer sur le territoire français. » (Fonds de Moscou). A partir de ce moment-là, Raphaël Chelblum et sa femme, avec l'aide de quelques personnes comme la sage-femme, envoient de nombreuses lettres et une pétition pour



Lettre de Rykla Sowa

¹ Passeport Nansen : premier instrument juridique de protection internationale des réfugiés. Document d'identité, rédigé en français et dans la langue du pays d'accueil, permettant aux réfugiés apatrides de passer les frontières. Source : <https://www.cairn.info/revue-apres-demain-2016-3-page-48.htm#>

lever l'expulsion du territoire. Par ailleurs, selon le Préfet, dans une de ses autorisations de séjour, Raphaël adopte à partir de cette période une conduite exemplaire afin de se faire mieux voir par les services de la préfecture. Le 30 juillet 1926, le Ministre de l'Intérieur écrit qu'il « ne voit pas d'inconvénient à l'autoriser à rester auprès de sa femme jusqu'à ce qu'elle ait accouché » (Fonds de Moscou). On lui accorde donc encore deux mois de présence sur le territoire français. Son second enfant est une petite fille, Suzanne, qui naît le 31 août 1926. Elle n'aura probablement pas le temps de connaître son père car Raphaël part ensuite en Belgique pour une durée non déterminée. En tout cas, la Préfecture de police perd sa trace. Il exécute ainsi sa peine mais d'autre part, il a sûrement choisi ce pays pour sa politique d'accueil plus souple que celle de la France : le petit pays a perdu beaucoup d'hommes pendant la première guerre mondiale, et a besoin de main d'œuvre. On ignore combien de temps il y reste réellement. Les archives nous indiquent que le 24 juillet 1931, il a divorcé de Rykla, à laquelle il ne versera aucune pension pour entretenir leurs deux fils. Un rapport ultérieur de la Préfecture précise qu'il « disparaît et qu'il n'a été retrouvé à Paris qu'en juin 1935 ». Cette date de retour est probablement erronée car nous savons que c'est dans la même période qu'il a rencontré Hana Szwarc, devenue sa compagne et qu'Isidore est né.

Naissance d'Isidore

Hana Szwarc est polonaise, née en mai 1903 à Nowa Wies, une petite ville dans la banlieue de Wroclaw (Breslau), à l'Est de la Pologne. Quand elle arrive en France, elle a déjà deux filles : Gabrielle née en 1926 et Pesa née en 1928. Elle est sûrement arrivée seule avec ses deux enfants de Pologne mais peut être aussi venue avec le père de ses deux filles dont elle se serait ensuite séparée. Aucun document ne nous donne d'indications concrètes sur son arrivée. On ne sait donc pas non plus dans quelles circonstances elle a rencontré Raphaël Chelblum mais un rapport ultérieur (septembre 1940) de la Préfecture de police indique qu'elle a des sœurs à Bruxelles. On peut donc imaginer qu'ils se sont rencontrés en Belgique où séjournait Raphaël après son expulsion du territoire français.

Le 25 décembre 1933 à l'hôpital Lariboisière, naît Isidore. Nous remarquons des éléments étranges sur son acte de naissance : d'une part le père n'apparaît pas dans l'acte initial qui porte une mention marginale précisant qu'Isidore sera « reconnu par Raphaël Chelblums le 21 juillet 1935 ». Cela peut signifier certes que son père était bien resté en Belgique, comme l'y avait contraint son arrêté d'expulsion. Cela peut aussi tout simplement vouloir dire que le père d'Isidore se cache et vit à Paris dans la clandestinité pendant la petite enfance d'Isidore. Cela explique peut-être aussi l'autre élément intrigant : sur l'acte de naissance de son fils, le nom de Hana est modifié et Szwarc est remplacé par « Sielblum », c'est-à-dire le même nom que son compagnon, mal orthographié. Hana Szwarc a-t-elle falsifié son nom pour que l'on pense qu'elle était mariée à Raphaël ? L'a-t-elle fait parce qu'à l'époque être une femme seule avec un enfant était mal vu ? Ou plus simplement pour que son fils puisse porter le nom de son père ? Dans tous les cas, Hana a menti sur son acte de naissance et a fait entrer Isidore dans la vie avec une « fausse identité ».

A sa naissance, Isidore vit avec sa famille au 57, rue Jules Vallès dans le XI^{ème} arrondissement de Paris, à côté de Bastille. Nous ne sommes pas sûrs que le père vive avec le reste de la famille, mais si c'est le cas, ils étaient cinq dans

l'appartement : le père, la mère Hana, les deux grandes sœurs Gabrielle et Pesa, respectivement âgées de sept et cinq ans, et le nouveau-né. On ne sait pas non plus si le petit Isidore connaît son demi-frère et sa demi-sœur qui habitent toujours dans l'Est parisien : en avril 1934, Suzanne, qui a à peine douze ans, est inscrite par sa mère à l'école de filles de la rue de Tourtille. Le registre ne mentionne pas du tout le père, Raphaël.

L'enfance d'Isidore

Raphaël attire à nouveau l'attention de la justice un an plus tard, alors qu'Isidore n'a qu'un an et demi, car il est « déféré une deuxième fois au Parquet pour infraction à expulsion, il a été condamné le 25 juin 1935 par le Tribunal de la Seine à deux mois de prison. » (Lettre du Préfet de police, sûreté nationale, 6^{ème} bureau - Fonds de Moscou). Cette condamnation semble donc prouver que Raphaël vivait bien clandestinement à Paris lors de la prime enfance d'Isidore. A sa libération en août 35, il écrit à nouveau au Ministre de l'Intérieur « pour surseoir à son expulsion du territoire français » ; il avance qu'il « travaille à son compte, comme marchand de meubles et bibelots, et ne prend pas la place d'un travailleur français », précise qu'il est « marié et père de trois enfants et qu'il occupe un logement avec son mobilier ». A cette date, la famille Chelblum-Szwarc a déménagé : ils habitent 57, rue Vadé, dans le XVIII^{ème} arrondissement, où, d'après un rapport du préfet de police, ils « occupent une baraque d'un loyer annuel de 800 francs », toujours avec les trois enfants et les parents. Cette rue est rasée en 1943 et on y trouve à la place une partie du périphérique. Elle devait être un tel taudis que les agents du recensement n'y sont même pas passés au printemps 1936 : aucune trace de cette voie sur les registres. De plus, le loyer semble bien peu cher pour Raphaël Chelblum dont les revenus hebdomadaires déclarés s'élèvent à 200 francs. On imagine donc les conditions insalubres dans lesquelles vivait la famille ; l'habitation devait être petite et mal isolée, sur un terrain vague. Isidore a trois ans. Peut-être vit-il bien dans cet espace, entouré des siens ? Ses deux sœurs de dix et huit ans ne sont peut-être pas du même avis, on imagine qu'elles n'ont pas assez d'espace ni donc d'intimité.

Quelques temps après, la famille s'agrandit encore puisque le 1^{er} juillet 1936, Hana accouche d'un second petit garçon, Maurice. C'est le premier frère d'Isidore qui doit se réjouir de cette naissance. La famille semble rester au complet puisqu'à cette époque, Raphaël Chelblum bénéficie de sursis de trois mois successifs, qui lui permettent de rester légalement sur le sol français et d'échapper à l'expulsion. A partir de février 1938, le Préfet de police considère même qu'un sursis de six mois est envisageable car « les renseignements recueillis sur sa conduite ne sont pas défavorables » (rapport d'enquête du 17 février 1938, Fonds de Moscou). Pour cette période, nous n'avons pas retrouvé de registre attestant l'inscription d'Isidore dans une école et ne savons donc pas s'il est scolarisé pendant ses cinq premières années. Nous savons en revanche que la famille a alors déménagé au 97, rue des Rosiers à Saint Ouen, dans la banlieue nord de Paris. Ce déménagement est sûrement effectué pour avoir un logement moins petit, étant donné que la famille s'agrandit. En effet, un nouvel événement heureux pour Isidore arrive le 7 novembre 1938 : la naissance d'une petite sœur, Esther Szwarc (parfois appelée « Edith » sur certains documents ultérieurs). Elle ne sera officiellement reconnue par Raphaël Chelblum que le mois suivant. La famille ne reste pas longtemps à Saint-Ouen ; le 4 mai 1939, Hana Szwarc inscrit ses deux filles aînées, Pesa et Gabrielle à l'école de filles de la rue de Tourtille et Isidore

est entré à la maternelle voisine sous le nom de « Chelblum Isidore ». Toute la famille réside alors 12, rue Bisson, sans le quartier de Belleville.

A cette époque-là, les logements sont vétustes et très petits. Jean Rozental raconte même dans son témoignage *Belleville, je t'aime*, qu'il est difficile de trouver une habitation disponible, et qu'il faut parfois payer les concierges d'immeubles pour obtenir un logement. On imagine alors les très grandes difficultés matérielles de la famille d'Isidore : un nouveau rapport d'enquête de la Préfecture adressé au Ministre de l'Intérieur le 21 septembre 39, indique que « Chelblum ne travaille plus comme marchand ambulant et ne peut exercer aucun métier puisqu'il est titulaire d'un récépissé de carte d'identité « non travailleur ». Il déclare toutefois vivre de subsides fournis à sa maîtresse par les sœurs de celle-ci habitant Bruxelles, de quelques secours provenant d'une société de bienfaisance et de la générosité de compatriotes. » (Fonds de Moscou). La famille est donc très pauvre, puisqu'aucun des deux parents ne travaille. A la rentrée 1939 peut-être la sœur aînée, Gabrielle, arrête-t-elle l'école pour travailler et aider ses parents. D'autant que la guerre éclate ; même si Isidore n'est pas touché de plein fouet, le rationnement mis en place pour les civils doit encore fragiliser la famille. Et Hana est à nouveau enceinte.

Le 9 janvier 1940, à la rentrée des vacances de Noël, Isidore vient d'avoir sept ans. Il quitte donc la maternelle au beau milieu de l'année scolaire, et est inscrit à l'école de garçons de la rue Ramponneau. Il y fréquentera beaucoup d'élèves dont le nom figure sur la plaque commémorative de notre école, comme par exemple, Joseph Finkielstejn qui avait trois ans de plus que lui. Ses résultats scolaires ne doivent cependant pas être très bons : le directeur indique comme seule remarque sur le registre qu'Isidore a une « intelligence moyenne ».

Six mois plus tard, le 3 juin 1940, naît sa dernière sœur, Jeannine Szwarc à l'hôpital Tenon. Hana et Raphaël ne sont toujours pas mariés, comme pour leur trois autres enfants, Hana la reconnaît seule à sa naissance et un acte de reconnaissance est établi par Raphaël dix jours plus tard, le 13 juin. Cet acte comporte une erreur d'orthographe : la dernière sœur d'Isidore s'appelle donc « Jeannine Chelbluns ».

Même si les conditions sont dures avec une bouche supplémentaire à nourrir, il faut continuer à vivre. D'après le témoignage de Jean Rozental, les mères font la cuisine dans un très petit espace, cela aurait donc été le cas d'Hana. Pour le linge, il faut le laver dans des bassins en chauffant de l'eau, ou concernant les draps, on se rend dans d'immenses lavoirs : Hana va certainement au lavoir en bas de la rue des Couronnes. Elle doit aussi laver les langes de la petite Jeannine car les couches n'existent pas. Concernant l'hygiène, toujours grâce au même témoignage, on comprend que Hana lave ses enfants dans des bassines d'eau chaude, et pour ses sœurs plus âgées, il faut aller aux bains-douches les plus proches. Pour la famille Chelblum, ces infrastructures se trouvent au 296, rue des Pyrénées et existent encore aujourd'hui, dans le gymnase où nous allons pratiquer les cours de sport. Encore plus près de chez eux, il y avait aussi, d'après le bottin du commerce de 1937, des bains-douches au 14, rue Bisson. Le samedi, il faut parfois attendre plus d'une demi-heure pour profiter d'une douche d'un quart d'heure « pour une douche nous avons le droit à un quart d'heure et pour un bain vingt minutes » (J. Rozental, *Belleville je t'aime*). Ces structures sont payantes donc les membres de la famille Szwarc-Chelblum n'y vont pas souvent. Il n'y a pas non plus de toilettes dans les appartements, il faut qu'Isidore et les autres membres de sa famille

fassent leurs besoins dans des pots de chambres, vidés le matin dans la cour. Ces logements étaient souvent occupés par des familles pauvres, souvent immigrées d'Europe de l'Est, à l'image du marchand de chaussures, monsieur Kadysiewez, au bas de l'immeuble d'Isidore

L'occupation

Quand Jeannine, la dernière-née de la famille, arrive à la maison, la France vient de perdre la guerre et Paris va bientôt être occupée par les Allemands, suite à l'armistice signée par Pétain. Peu après cet événement, l'Allemagne occupe la France et les premières mesures antisémites se mettent en place. Dès le mois d'octobre 40, Raphaël Chelblum et Hana Szwarc participent au recensement des Juifs : le Fichier de la Préfecture comporte désormais deux fiches à leur nom. Sur celle d'Hana laquelle figurent également les noms de ses six enfants et leur adresse de la rue Bisson. Elle ne sait pas encore que cette fiche servira à les arrêter à peine deux ans plus tard.

Au cours de l'année 1941, les premières rafles ont lieu. Suite à la rafle dite du « billet vert » le 14 mai, les enfants doivent certainement ressentir l'inquiétude de leurs parents. De plus, certains pères des camarades de classe d'Isidore ont possiblement été arrêtés et emmenés suite à cette rafle. C'est par exemple le cas du père de Maurice Szerman dont le nom figure sur la plaque commémorative de notre collègue ; il résidait 48, rue Julien Lacroix et fréquentait l'école Ramponneau en même temps d'Isidore. Dans les mois qui suivent, c'est au tour de Raphaël d'être arrêté, peut-être au cours de la rafle des hommes dans le XIème arrondissement fin août 1941. Sa fiche individuelle de la Préfecture nous apprend qu'il a été « interné à Drancy » dont il s'évade en septembre. Cette hypothèse est donc plausible. A partir de ce moment, Raphaël Chelblum comprend certainement qu'il est en danger. Il quitte Paris. Isidore, qui a seulement huit ans, a certainement eu du mal à quitter son père.

A partir de ce moment-là, Hana est seule avec ses enfants et nous ne pouvons nous empêcher de penser combien leur quotidien devait être angoissant. D'autant que les mesures contre les Juifs s'accroissent. A partir du 7 juin le port de l'étoile jaune devient obligatoire pour les juifs de plus de six ans. Hana, Isidore ainsi que ses deux sœurs aînées n'ont pas échappé à cette règle. Maurice qui n'a pas encore fêté son sixième anniversaire et les deux petites ne sont pas concernés. Est-ce à cause de cette mesure qu'Hana est arrêtée le 8 juin 1942, comme indiqué sur sa fiche familiale de la Préfecture ? Ou bien la police recherche-t-elle son compagnon, Raphaël Chelblum dont la fiche individuelle précise qu'il est « parti sans adresse » ? Hana est « tributaire du service de l'éloignement », à cause du dossier de Raphaël ou peut-être aussi parce qu'elle est considérée comme « célibataire », « sans profession » et donc « en surnombre dans l'économie nationale ». Il semble cependant qu'après cette première arrestation, elle soit relâchée. Les enfants Szwarc retrouvent donc leur mère et leur appartement de la rue Bisson. Mais les répressions se poursuivent, y compris autour des enfants qui, à partir du 8 juillet 1942, rencontrent l'interdiction de rentrer dans certains parcs ou lieux publics. Et puis surtout, une grande rafle se prépare et des rumeurs commencent à courir à ce sujet dans l'Est parisien. On ignore comme Hana, Isidore et ses cinq frères et sœurs y échappent et où ils se sont cachés, mais aucun d'eux n'est arrêté le 16 juillet 1942. C'est l'été, Isidore a neuf ans et il doit bien comprendre le danger qui les menace lui et sa famille. Ils ont échappé à la rafle du

Vel d'Hiv, mais le répit est de courte durée car la police française revient sans cesse au domicile de ceux qu'ils n'ont pu arrêter. Le 8 août 1942, Isidore est arrêté avec toute sa famille.

Ils sont envoyés vers Drancy où son père avait lui-même été enfermé presque un an avant. A leur arrivée, tous les membres de la famille Szwarc passent à la fouille et on confisque à Hana les 350 francs qu'elle avait sur elle et qui constituaient probablement toute sa fortune. Comme les hommes et les femmes étaient séparés, nous ne savons pas si Isidore peut rester avec sa mère et ses sœurs ou s'il doit s'occuper seul de son frère de six ans. Les conditions de vie dans ce camp d'internement sont déplorables : les personnes sont enfermées dans un grand bâtiment en forme de « U » haut de quatre étages. Elles sont réparties en chambrées, de grandes pièces à l'intérieur desquelles on trouve des paillasses. Il y a très peu de nourriture et les toilettes se situent en bas dans la cour : les chambrées, qui contiennent en moyenne quarante occupants deviennent vite extrêmement sales. L'aile droite au bâtiment est destinée aux personnes qui seront déportées dans les jours à venir : elles sont donc surveillées très étroitement et les détenus ne peuvent même pas sortir pour aller aux toilettes. Isidore et sa famille restent plus de trois semaines dans cet enfer. Ils voient même arriver seuls, et repartir avant eux, tous les enfants des camps du Loiret, qui avaient été raflés le 16 juillet. Puis, tout à la fin du mois d'août, les membres de la famille Szwarc seront eux-mêmes transférés vers les escaliers 1 à 5 de l'aile droite du camp de Drancy, en vue de leur déportation vers un lieu inconnu que les détenus appelaient entre eux « Pitchipoï », ainsi que le racontent de nombreux témoins. A l'aube du 31 août, Isidore monte dans un bus de la STCRP qui l'emmène avec sa famille vers la gare du Bourget-Drancy, avant d'être envoyé vers Auschwitz dans le convoi numéro 26.

Ils voyageront trois jours et trois nuits dans d'atroces conditions. Pas de nourriture, une centaine de personnes entassées dans des wagons normalement utilisés pour transporter des chevaux, rien à boire, une chaleur étouffante. Comme Hana a dû être inquiète pour ses enfants !... Jeannine qui n'a que deux ans a-t-elle seulement survécu à ce voyage ? Charlotte Delbo écrit : « Il y a des gens qui arrivent et des gens qui partent. Mais il est une gare où ceux qui arrivent ne sont jamais arrivés, où ceux qui sont partis ne sont jamais revenus (...) Ils ne savent pas qu'à cette gare là on n'arrive pas. Ils attendent le pire, ils n'attendent pas l'inconcevable ».¹

A la descente du train, douze hommes et de vingt-sept femmes seront sélectionnés pour le travail ; les 961 autres membres du convoi, dont la famille Szwarc, marchent à travers la plaine étouffante jusqu'à une petite maison, de l'autre côté du camp de Birkenau dans lequel ils ne sont donc même pas entrés. C'est dans cette ferme réquisitionnée par les nazis et transformée en chambre à gaz par les nazis en attendant que les grands « krématoriums » soient construits, qu'a été assassiné Isidore, avec sa mère et tous ses frères et sœurs.

Pendant ce temps, Raphaël Chelblum, qui ne sait peut-être même pas que sa femme et tous ses enfants ont été arrêtés et déportés, se trouve toujours en France. Depuis le 2 août, il travaille à Liesse, dans l'Aisne, pour l'entreprise hollandaise Hegeman-Dijkman. Le 8 novembre, il obtient une permission



d'une semaine et peut-être est-ce à cette occasion qu'il quitte la France et rejoint la Belgique ? D'après les archives fournies par la kasern Dozin, il s'installe alors dans une petite commune proche de la ville de Tournai. Il parvient à se procurer de faux papiers et réside à Froyennes, sous le pseudonyme de Maurice-Paul Simon. Il se dit entrepreneur dans une société inconnue. Sa fausse carte d'identité lui sera délivrée le 15 janvier 1943.

Mais ces précautions seront malheureusement inutiles : il sera sûrement repéré, car le 31 juillet 1943, Raphaël Chelblum est déporté du camp de Malines, dans la banlieue de Bruxelles, par le convoi 21 vers Auschwitz, parmi 1553 déportés de Belgique. Il y arrive le 3 août 1943. Nous ne savons pas si Raphaël, homme seul de quarante-cinq ans est sélectionné pour le travail ou s'il est gazé à l'arrivée. A l'été 43, les grands crématoires dont nous avons vu les ruines sont achevés. Raphaël imaginait-il seulement que tous ces enfants étaient morts là, un an avant lui ?

En retraçant l'histoire d'Isidore et de ses frères et sœurs, nous avons compris que leurs vies ne se résumaient pas à leur déportation et à leur mort. Ils ont vécu, ils ont eu une histoire, une vie qu'on leur a volée. Ce travail est important pour montrer que les personnes qui ont été victimes de ce massacre étaient toutes différentes et uniques, qu'elles avaient leur propre personnalité. On leur donne une mémoire éternelle.

« Depuis Auschwitz, j'avais peur de perdre la mémoire. Perdre la mémoire c'est se perdre soi-même, c'est n'être plus soi. »¹

¹ : Extrait de « Aucun de nous ne reviendra » de Charlotte Delbo

*Grace Bahon, Nicolas Ignudetti, Rachel Zilberfarb, 3^{ème} A
Jordany Essaka-Doumbé, Guillaume Jin, Ambre Thienot, 3^{ème} B
Milai Karakislik, Mohamed Benslimane, Quentin Dupin, 3^{ème} C
Alexandre Banka-Bokomo, Pierre Hanappe,
Louison Desmares, Abd Arahman Radwan 3^{ème} D*

Joseph WEGROWSKI

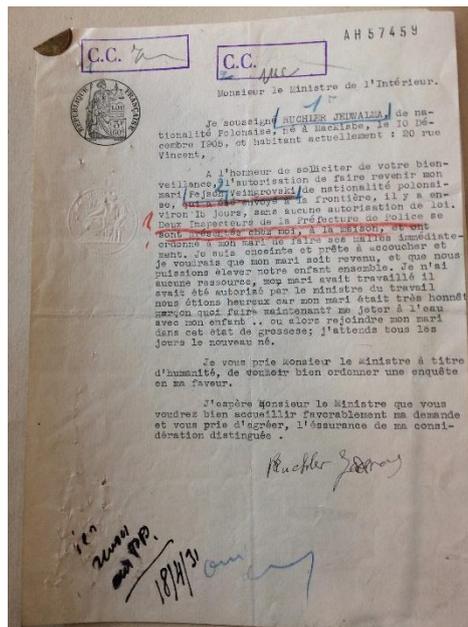
Le père de Joseph s'appelait Pejsach. On retrouvera aussi plus tard ce prénom francisé en « Paul ». Il est né à Siedlo en Pologne le 23 mai 1908. Il est le fils d'Aron Wegrowski qui était boulanger, et d'Eta Krejn, qui était sans profession. On ignore si Pejsach avait des frères et sœurs. Leurs conditions de vie étaient probablement modestes. La mère de Joseph, elle, s'appelait Ruchla Jebwabna. Elle est née à Rosan en Pologne le 5 mai 1908, fille de Josek Jebwabna et de Chewa Sura. Nous n'avons pas d'indication sur leur date de décès mais nous savons grâce à son acte de mariage que Ruchla a perdu ses parents lorsqu'elle était assez jeune.

Elle rencontre Pejsach Wegrowski très probablement en Pologne avant d'émigrer ensemble pour la France. Nous n'avons aucun document le confirmant mais d'après le témoignage de Rachel Jedinak, enfant cachée pendant l'Occupation et membre du comité « Ecole de la rue Tlemcen », qui nous a fait part de son expérience et du contexte historique, on peut supposer que Ruchla et Pejsach sont venus en France pour fuir la misère et l'antisémitisme et pour trouver du travail.

D'après un rapport trouvé aux archives de la Préfecture de police de la Seine, Pejsach Wegrowski est « arrivé en France le 10 février 1930, sans passeport et a fait l'objet d'une mesure de refoulement et d'un refus de séjour pour ce motif. » On suppose que Ruchla est arrivée à la même époque ; ils habitent 4, rue des maronites dans le XXème arrondissement, juste à côté de notre collègue. Mais les conditions de leur arrivée sont floues. Le rapport de police indique que Ruchla Jebwabna serait entrée en France « en mai 1930, munie d'un passeport polonais, non visé par une autorité consulaire française. » Les parents de Joseph suscitent donc la méfiance des services de police car ils sont illégalement entrés sur le territoire. Nous savons que des rapports du Préfet très négatifs concernant Pejsach sont établis en avril et juillet 1930, mais nous n'avons malheureusement pas pu les lire. De plus, il figure sur la « circulaire interdiction n° 119 du 6 juin 1930 ». La police se méfie aussi de Ruchla qui « prétend avoir épousé en Pologne en mars 1930, selon le rite israélite, son compatriote Wegrowski. Or, à cette époque ce dernier était déjà en France. » (Rapport 12 septembre 1931, Préfet de police de Paris, Fonds de Moscou, Archives nationales).

Cependant, dans les mois qui suivent, Ruchla tombe enceinte de Joseph et les parents déménagent. Leur nouvel appartement se trouve 20, rue Vincent, dans le XIXème arrondissement, et ils l'ont pris au nom de « Ruchla Jedwalma », très probablement pour que la police ne retrouve pas Pejsach contre qui est pris un arrêté d'expulsion. La situation administrative des parents de Joseph demeure donc très précaire et en janvier 1931, alors que Ruchla est enceinte de six mois, la police retrouve Pejsach. Le rapport de police trouvé aux archives nationales indique que : « Dans le but évident de différer son départ en provoquant une nouvelle enquête, l'intéressé a produit un certificat de travail émanant des Etablissements Gorzewsky et Juskarzek, vêtements en cuir, 46 rue de Bellevue, et revêtu d'un avis favorable de la main d'œuvre étrangère. Or, après vérification, il a été reconnu qu'il s'agissait en réalité d'un certificat de complaisance. » Pejsach est donc expulsé vers la Belgique, laissant Ruchla enceinte de huit mois seule à Paris.

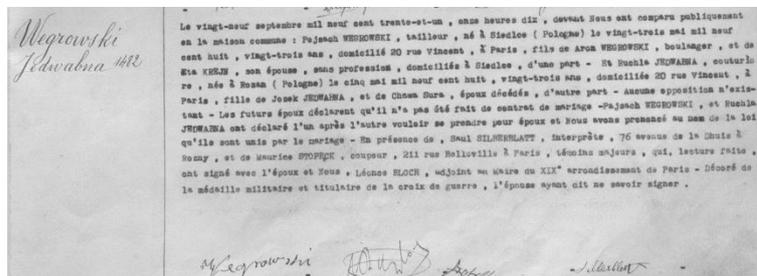
En désespoir de cause, Ruchla se rend chez un écrivain public pour écrire une lettre au Ministre de l'Intérieur, qu'elle double d'un certificat médical attestant sa grossesse, daté du 24 mars 1931, rédigé par le docteur. Elle raconte que « deux inspecteurs de la Préfecture de Police se sont présentés chez moi, à la maison, et ont ordonné à mon mari de faire ses malles immédiatement. » Elle essaie de montrer la difficulté de sa situation pour que son mari puisse revenir auprès d'elle : « Je suis enceinte et prête à accoucher et je voudrais que mon mari soit revenu, et que nous puissions élever notre enfant ensemble. Je n'ai aucune ressource, mon mari avait travaillé il avait été autorisé par le ministre du travail nous étions heureux car mon mari était très honnête garçon. » Ruchla semble désespérée, elle termine ainsi sa lettre : « quoi faire maintenant ? Me jeter à l'eau avec mon enfant... Ou alors rejoindre mon mari dans cet état de grossesse ; j'attends tous les jours le nouveau-né. »



Quelques jours après, selon le rapport de police du 12 septembre 31, Pejsach est « de retour à Paris, porteur d'un passeport polonais, visé le 28 du mois de mars, par notre consul à Rotterdam, visa valable pour plusieurs voyages aller et retour, jusqu'au 26 septembre 1931 - emploi salarié interdit en France. » (Archives nationales, Fonds de Moscou).

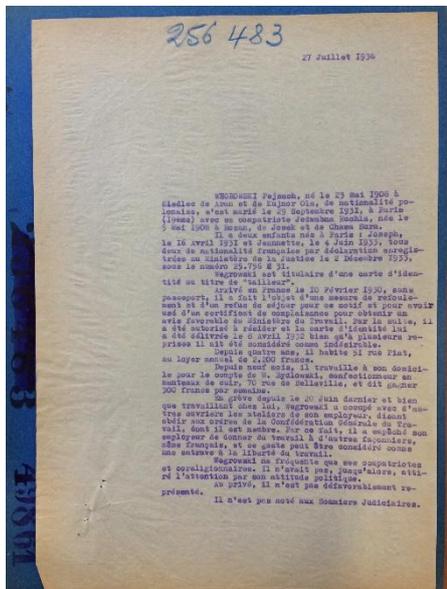
Deux semaines après le retour de son père sur le territoire français, le 16 avril 1931, naît Joseph Wegrowski à l'hôpital St Louis. Il peut donc passer les premiers mois de sa vie entouré de son père et de sa mère. Pour autant, rien n'est simple pour la famille car Pejsach ne peut pas travailler officiellement. Il travaille alors chez lui, 20, rue Vincent, en déclarant confectionner pour son compte des vêtements de cuir. Une enquête de police a cependant établi qu'il était en fait employé par « son compatriote, Rubinsztein Jankiel - en règle- fabricant de vêtements en cuir, 29, rue des Gravilliers. » (Rapport du 12 septembre 1931) ; il est donc toujours hors-la-loi. D'autre part, quand Joseph est né, ses parents ne s'étaient pas encore mariés légalement en France, il était donc un enfant illégitime.

Pour que Joseph soit un enfant légitime ou pour aider à régulariser la situation administrative du père, Ruchla et Pejsach se marient cinq mois après la naissance de leur premier enfant, le 29 septembre 1931 à la mairie du XIXème arrondissement de Paris. Au mariage il y avait deux témoins, un coupeur, Maurice Stopeck qui est un ami d'un des parents et un interprète, Saul Silberblatt, ce qui nous indique que les parents de Joseph ne parlaient pas bien français. On ne sait pas comment la famille Wegrowski parvient à rester en France. Peut-être la naissance de Joseph a-t-elle aidé ? Le père obtient finalement sa carte d'identité en avril 1932. D'après un second rapport de police trouvé aux archives



de la préfecture de police de la Seine, à la même époque, la famille déménage au 51, rue Piat, dans le secteur de notre collège. Et dans l'année qui suit, les parents de Joseph ont un motif de se réjouir : la mère attend un second enfant ; sa petite sœur, Jeannette, naît le 4 juin 1933 alors qu'il vient tout juste d'avoir deux ans.

L'année suivante, il entre à l'école maternelle de la rue du Général Lassalle, de l'autre côté de la rue de Belleville. Sa mère ne travaille toujours pas et s'occupe de Jeannette, tandis que son père a retrouvé une activité salariée. Un rapport de police du 27 juillet 1936 indique que « depuis neuf mois, il travaille à son domicile pour le compte de M. Bydlowski, confectionneur en manteaux de cuir, 70 rue de Belleville, et dit gagner 300 francs par semaine ». C'est peu pour nourrir toute la famille, d'autant que le loyer de l'appartement du 51 rue Piat s'élève à 2200 francs par an, soit 180 francs par mois : plus de la moitié du salaire de Pejsach. Peut-être à cause de ces difficultés financières, le père de Joseph participe à un mouvement de grève à partir du 20 juin et, « bien que travaillant chez lui, il a occupé avec d'autres ouvriers les locaux de son employeur, disant obéir aux ordres de la Confédération Générale du Travail, dont il est membre. » Cette activité syndicale lui est reprochée par la police car « il a empêché son employeur de donner du travail à d'autres façonniers, même français, et ce geste peut être considéré comme une entrave à la liberté du travail. » (Rapport de



police du 27 juillet 36). Dans ce même document on apprend aussi qu'il ne fréquente que des juifs polonais ce qui ne facilite pas son apprentissage de français.

Mais Joseph est encore petit et ne se préoccupe sûrement pas des affaires des adultes. La plupart du temps, il voit simplement son père travailler chez eux, dans le salon, et s'affairer sur sa machine à coudre. Peut-être qu'il devait alors, comme Esther Senot, rescapée d'Auschwitz nous l'a expliqué, se réfugier dans les escaliers pour travailler sérieusement et faire ses devoirs. En effet, le 1^{er} octobre 37, il entre à la grande école, toujours rue du Général Lasalle. Joseph Wegrowski avait d'excellents résultats. C'était un élève sérieux, car pour réussir à l'école en ayant des parents qui ne savent pas lire et presque pas écrire, il faut travailler durement et seul. Nous avons remarqué qu'un garçon du nom de Charles Wreblad figure sur le même registre d'inscription d'école élémentaire que Joseph et qu'il sort de la même école maternelle. Ils sont voisins car Charles habite au 53, rue Piat, l'immeuble contigu à celui de Joseph. Peut-être sont-ils amis ? On peut s'imaginer qu'ils passent du temps ensemble. On peut supposer qu'ils se rejoignent le matin pour aller à l'école, qu'ils déjeunent ensemble ou qu'ils jouaient ensemble à la récréation, aux osselets par exemple. Dans son entourage il pouvait aussi être ami avec Berthe Blaszk, Irène Candelier, George Szpiro, Pierre Moal et Yvon Lerner. Ils ont tous à peu près le même âge et ils habitent tous le même immeuble du 51, rue Piat, comme nous avons pu le constater sur le registre de recensement de 1936. Joseph fréquentait sûrement ces enfants. Il n'avait aussi que deux ans d'écart avec sa sœur. Il jouait sûrement avec elle en rentrant de l'école. D'après le témoignage de Victor Perahia que nous avons rencontré au mémorial de la Shoah, les garçons jouaient aux billes ou aux osselets. Il y avait

aussi d'autres jeux d'extérieur, qui étaient pratiqués surtout dans la rue comme le saute-mouton. Les filles, elles, préféraient plutôt jouer à la corde, la marelle, le cerceau, la poupée...

Vingt-quatre familles habitaient au 51, rue Piat. On a constaté en regardant le plan du quartier que l'immeuble de Joseph était constitué de deux bâtiments avec une cour au milieu dans laquelle les enfants pouvaient s'amuser en été, tandis que l'hiver ils devaient jouer à la maison. A l'époque les logements étaient petits et sans confort, ils faisaient rarement plus de deux pièces. Comme nous l'apprenons dans le livre de Jean Rozental, *Belleville je t'aime*, il n'y avait pas de cuisine. Les femmes cuisinaient directement dans la pièce à vivre. Dans l'appartement des Wegrowski, il n'y avait pas non plus de salle de bain : lorsqu'ils étaient petits, Joseph et Jeannette devaient se laver dans des bassines et leur mère les arrosait pour les rincer. Il fallait qu'ils attendent leur majorité pour aller dans des bains douche individuels publics.

La guerre éclate en 1939. En 1940, la France a perdu la guerre, l'armistice est signé et l'Allemagne occupe la moitié nord de la France. Le régime de Vichy est mis en place et des lois sont créées contre les Juifs. Dès septembre 1940, les juifs doivent se faire recenser auprès de la Préfecture. Les Wegrowski pensaient pouvoir faire confiance à la police française. Pour eux, la France était le pays des droits de l'homme et de la liberté. Ils ne s'imaginaient pas ce que l'administration française allait faire de ces informations. Ils ont donc dû se rendre au commissariat de la rue Ramponneau, toute proche de chez eux, pour remplir cette formalité. Peu après le recensement, toute personne issue d'au moins trois grands-parents de confession juive doit souscrire une déclaration relative à sa situation personnelle et matérielle. Des lieux publics sont interdits aux juifs comme les restaurants, les cafés, les bars, les parcs et autres. A l'entrée de certains parcs, se trouvait cette pancarte : « Interdit aux juifs et aux chiens ».

Dans cette même période, les rafles d'hommes juifs étrangers apparaissent. C'est le cas de Pejsach qui doit se sentir menacé. Il est donc probablement convoqué lors de la « rafle du billet vert » le 14 mai 1941, mais il ne s'est sûrement pas présenté à la convocation, sinon il aurait été interné à Beaune-la-Rolande ou à Pithiviers avec les cinq mille hommes arrêtés ce jour-là. A partir de ce jour, le père de Joseph redevient hors-la-loi, car sur la convocation, il était précisé que « La personne qui ne se présenterait pas aux jour et heure fixés s'exposerait aux sanctions les plus sévères. » Les Wegrowski doivent donc être très méfiants.

De plus, le 7 juin 1942, une nouvelle loi oblige les juifs à porter une étoile jaune sur leurs vêtements, au milieu de cette étoile il y avait écrit « Juif ». Nous supposons que Joseph n'est plus tranquille non plus en allant à l'école avec cette étoile jaune. Peut-être qu'il a peur des moqueries venant de ses camarades.

Les 16 et 17 juillet se déroule la rafle du Vel' d'Hiv' ou plus de 12000 juifs sont arrêtés puis parqués dans le vélodrome d'hiver. Joseph, sa sœur et ses parents y ont échappé. Nous supposons qu'ils se sont cachés car les témoins racontent que des rumeurs de cette rafle couraient dans tout l'est parisien quelques jours avant. Pejsach sait que la police peut les trouver chez eux. On ne sait pas où ils se sont cachés mais nous savons, grâce au témoignage de Régine Bury, dont la tante habitait dans le même immeuble, qu'il y avait au 51 bis, rue Piat un immeuble industriel dans lequel plusieurs familles se sont cachées. Peut-être Joseph y était-il avec les siens, en même temps que Régine ? Après cette rafle, on ne sait pas où Joseph et sa famille ont pu vivre. Peut-être chez eux, au 51, rue Piat, mais peut-

être qu'ils allaient dormir ailleurs quand ils avaient trop peur d'une rafle le lendemain matin.

Après presque un an sans se faire prendre, Joseph et sa mère Ruchla se font arrêter le 11 février 1943, lors de la rafle d'hiver dite « la rafle des vieillards » car il reste majoritairement des personnes âgées de plus de soixante ans, qui n'avaient pas été emmenés lors de la rafle du Vel d'Hiv. Ce jour-là, il neigeait et la plupart des personnes arrêtées étaient emmenées au commissariat du XX^{ème} arrondissement, selon le récit de Rachel Jedinak. Elle a elle-même été arrêtée au domicile de sa grand-mère et emmenée au commissariat de l'avenue Gambetta, dans l'actuelle mairie. Heureusement, elle a réussi à s'échapper avec sa grande sœur. On ne sait pas si Joseph a été placé au commissariat de la rue Ramponneau ou de la place Gambetta ; ce que l'on sait, c'est que lui n'a pas pu s'échapper et qu'il a été interné à Drancy le 11 février 1943, avec sa mère.

Drancy était un camp de transit d'où la majorité des juifs français ont été déportés à Auschwitz. Dès l'arrivée, il y avait la fouille pour prendre aux Juifs arrêtés tous les objets de valeur qu'ils avaient sur eux. Ruchla (orthographié « Ronchla ») et Joseph figurent sur le registre des « états des sommes saisies sur les internés » (archives de la Préfecture de la seine) mais évidemment ils n'ont absolument rien de valeur à se faire voler par la police française aux ordres des Allemands. Les conditions de vie dans ce camp étaient abominables. Il s'agissait en fait d'un bâtiment HLM inachevé. Nous sommes en février, il n'y avait pas de fenêtres, il faisait très froid. Chaque jour chacun avait le droit à une soupe et à un morceau de pain ; la malnutrition pouvait provoquer aux jeunes de graves maladies. Les gens se battaient pour manger. C'étaient des moments de violence et d'acharnement. L'accès aux toilettes et les règles de base de l'hygiène n'étaient pas respectés. La guide du Mémorial de Drancy nous a expliqué que pour se doucher, il fallait soit attendre une dizaine de jours pour avoir de l'eau chaude et être en intérieur, soit prendre une douche froide pendant l'hiver et en plein milieu de la cour. Pour aller aux toilettes il fallait également attendre une certaine heure, du coup parfois les enfants faisaient leurs besoins dans les escaliers par terre. Les conditions d'hygiène étaient déplorables. Le matin à 7 heures et le soir à 20 heures il y avait un appel pour vérifier que personne ne s'était échappé.

Durant leur séjour à Drancy, Joseph et sa mère ont dû dormir dans un dortoir, dans les bâtiments 5 à 18 mais, avant leur départ, ils ont été déplacés dans les bâtiments 1 à 4, dans lesquels les internés désignés à la déportation passaient leur dernière nuit. Joseph et sa mère ne savaient pas où ils allaient ; peut-être ont-ils entendu parler de « Pitchipoï » ; comme le raconte Jean-Claude Moscovici dans son témoignage, c'était le nom donné à cet endroit inconnu vers lequel on transportait les internés. Déportés le 2 mars 1943, ils faisaient partie du convoi 49, qui transportait près de mille déportés. Le voyage dura trois jours et trois nuits, un wagon pouvait transporter jusqu'à cent personnes. Avant d'être utilisés pour des déportés, les wagons servaient à transporter des animaux. Dans chaque wagon, deux seaux étaient disponibles, un vide pour les besoins et un rempli d'eau pour boire. Il y avait une petite grille d'aération située en hauteur dans le wagon pour que les déportés ne puissent pas voir à travers et la porte était plombée. Durant le voyage, les déportés atteignent un autre stade de déshumanisation : aucune intimité, beaucoup de personnes s'évanouissaient, les déportés devaient faire leurs besoins devant tous les autres. Après la seconde guerre mondiale, seulement quatre hommes et deux femmes du convoi 49 ont survécu, 881 personnes ont été gazés à l'arrivée, 100 hommes et 19 femmes ont été sélectionnés pour travailler dans le camp.

Il se trouve que les grands-parents de l'historien Ivan Jablonka ont été déportés dans le même convoi ; dans son livre, *Histoire des grands-parents que je n'ai pas eus*, il décrit l'arrivée du train le 4 mars 1943 : « Vers 17 heures (au crépuscule) : le convoi n°49 en provenance de Drancy débarquent 993 personnes sur la *Judenrampe*. Cent hommes et dix-neuf femmes sont sélectionnés ; parmi eux, Joseph Dorembus, Yankel Handelsman, Chaïm Herman... Vers 18-19 heures : 874 personnes du convoi n°49 sont gazées (dans le Bunker 1 ?) ; parmi elles, Anna Schwartz, soixante-douze ans, Léon Kagan, quatorze ans, Rachel Kagan, neuf ans, Maurice Kagan, deux ans, et (?) Idesa Jablonka, vingt-huit ans. »

On peut ajouter à cette liste les noms de Joseph Wegrowski et de sa mère Ruchla. Seulement dix-neuf femmes sont sélectionnées pour le travail, mais Ruchla n'aura sûrement pas laissé seul son garçon de onze ans. On apprend également dans *Le mémorial des enfants juifs déportés de France* de Serge Klarsfeld que Raymond Proszower né le 19 janvier 1931 et son cousin Raymond Rozner né le 31 juillet 1931 et habitant au 50, rue Julien Lacroix faisaient partie du même convoi. On peut supposer que Joseph et ces deux garçons étaient amis car ils habitaient dans le même quartier. D'ailleurs, le nom de Raymond Proszower est aussi inscrit sur la plaque du collège, avec celui de Joseph Wegrowski. Peut-être qu'ils sont restés ensemble jusqu'au bout ?

Lors de notre visite du camp de Birkenau, lorsque nous sommes arrivés au lieu où Joseph a été exécuté, il ne restait presque plus rien il n'y avait qu'un carré d'herbe avec un carré de brique. Derrière ce reste de maison, il y avait une clairière sans arbre, sans vie. Nous avons ressenti de la colère envers les bourreaux. Nous pouvons maintenant imaginer la distance entre le train et le lieu où Joseph et sa mère furent contraint de se déshabiller avant d'entrer dans la chambre à gaz où ils furent exécutés.

Quant à Pejsach, son père, et à Jeannette, sa petite sœur, on ignore comment ils ont pu échapper à l'arrestation et à la fin de l'Occupation en France. Ils ont survécu à ce génocide car ils apparaissent tous les deux dans le dénombrement de population de 1946, donc après la guerre, toujours dans leur appartement du 51 rue Piat. Nous n'avons pas d'information sur la vie après la guerre de son père mis à part qu'il a adopté de prénom Paul sûrement pour des questions d'intégration et qu'en 46, il exerce toujours la profession de tailleur. Nous ne savons pas comment la petite Jeannette a pu se reconstruire après cette tragédie dans laquelle elle a perdu sa mère et son frère. Son acte de naissance nous apprend simplement qu'elle a épousé Hilaire Fichtenbaum à la mairie du XIXème, le 14 mai 1954 et qu'elle en a divorcé le 24 mai 1985. Nous ne savons pas si elle a eu des enfants et nous n'avons pas trouvé d'autres renseignements sur sa vie. Son décès a été « constaté le 16 juillet 1990 à Paris X^{ème}, remontant à une date indéterminée ».

Antoine Beaud, Adrien Faure, Djenaba Touré, 3^{ème} A
Mehdi Bahroumi, Mohamed Mougas, Yassine Moussa, 3^{ème} B
Simon Thibout, Bastian Touboulic, Melhem Chaïbi, 3^{ème} C
Marie-Swann Daho, 3^{ème} D

Gabriel Wietratchny



La famille Wietratchny avant la naissance de Gabriel

Pincus Wietratchny, né en 1882 et Broucha Kaminska, née en 1885, sont les grands-parents du petit Gabriel. Ils se rencontrent et se marient dans leur pays d'origine, la Pologne. On ne connaît pas leurs villes d'origine mais on sait qu'en février 1907 à Kaluszyn, une petite ville à quarante kilomètres à l'est de Varsovie, ils donnent naissance à leur premier enfant, Joseph. Il deviendra plus tard, le père de Gabriel et de Raymonde Wietratchny.

L'antisémitisme très prononcé en Pologne pousse Pincus, Broucha et leur bébé à fuir le pays. Ils se réfugient en France, nation démocratique jouissant de la réputation de « pays des droits de l'homme ». On ne sait à quelle date exacte ils s'y

fixent ; l'acte de naissance de leur second fils Maurice, né le 13 février 1910, est la première trace que nous ayons de cette famille sur le sol français. Pincus travaille en tant que tailleur tandis que Brancha est sans profession. La famille habite alors au 198, rue Saint-Martin dans le III^{ème} arrondissement. Joseph n'a que trois ans.

Les années passent et le 19 août 1916 naît Félix, le deuxième frère de Joseph. Son acte de naissance prouve que la famille a déménagé et réside désormais au 33, rue des Couronnes. Il est probable que le père de famille ait été mobilisé durant la première guerre mondiale. En effet, cette guerre étant une guerre totale elle mobilise tous les hommes de 15 à 50 ans, cependant nous n'en avons pas la certitude. Quelques mois après l'armistice, le 27 avril 1919, naît Rose, la plus jeune sœur de Joseph. La famille réside encore au 33 rue des Couronnes et y restera jusqu'à l'été 1924, comme en témoigne le registre d'inscription de l'école de garçons de la rue Ramponneau où Félix, le troisième garçon de la fratrie a fait une année en cours élémentaire.

On retrouve ensuite une trace de la famille le 2 mars 1926, à l'occasion du mariage civil de Pincus et Broucha à la Mairie du XVIII^{ème} arrondissement. Cette cérémonie présente l'avantage de « légitimer » leurs enfants car aux yeux de la loi, ils n'étaient pas encore mari et femme. Joseph a seize ans et sans doute travaillait-il déjà ? Leur adresse familiale est alors le 23, rue de Chartres, mais ils n'y restent pas longtemps car le registre recensement de 1931, disponible aux archives de la ville de Paris, indique que toute la famille réside alors au 12, boulevard de la Villette et ne changera plus d'adresse. Les deux plus jeunes frères sont « maroquiniers », Rosa est encore « écolière » mais nous ne savons pas quelle école elle fréquentait. Quant à Joseph, alors âgé de vingt-quatre ans, il est alors tailleur. Peut-être travaille-t-il avec son père et peut-être aussi connaît-il déjà Fajga Wajntraub, qui deviendra sa femme et la mère de Gabriel et Raymonde.

Elle est née le 1^{er} juillet 1912 à Radom en Pologne . Elle est issue d'une grande famille et a deux frères aînés, Léon, né le 16 janvier 1903 et Israël, né le 20 décembre 1904. Cette famille est certainement arrivée en France lorsque Fajga était enfant ou jeune fille. Dans ce nouveau pays, Fajga a vu son prénom francisé en « Fanny » ; elle grandit à Paris mais nous ne savons pas dans quelles circonstances elle a rencontré Joseph. Peut-être fréquentaient-ils les mêmes endroits ou avaient-ils des connaissances communes ? Nous savons que Joseph épouse Faiga, même si nous n'avons pas trouvé leur acte de mariage, car à la naissance de leur première fille Raymonde, le 22 janvier 1934, l'acte de naissance précise que Fajga Wajntraub est bien « l'épouse » de Joseph Wietratchny. Ils sont alors domiciliés 111, rue du Cherche-midi dans le VI^{ème} arrondissement.



Ils n'y vivent pas depuis longtemps car ils ne figurent pas à cette adresse sur le recensement de population de 1931. Sans doute se sont-ils mariés et mis en ménage dans l'intervalle. Dans les deux années qui suivent, Joseph, Fanny et la petite Raymonde déménagent dans le XX^{ème} arrondissement, où Joseph a grandi et à proximité de ses parents. Fanny est enceinte de Gabriel et son acte de naissance, le 23 novembre 1935, indique que la famille réside 27, rue Lesage. La mère du nouveau-né est sans profession et le père travaille dans la couture. Le registre du recensement de population de l'année suivante indique qu'il est employé par la « maison Sigraud ». On suppose que c'est la mère qui gardait les enfants. La famille était domiciliée dans un immeuble de taille moyenne qui accueillait vingt-trois familles, soit cinquante-deux personnes. On retrouve sur le registre du recensement de 1936 des individus de plusieurs nationalités : russes, polonais, turcs et français. Cela reflète l'aspect cosmopolite du quartier de Belleville. Il y avait de nombreux autres enfants dans l'immeuble comme Claude, Jacques, Rebecca, Salomon, Simon et surtout Régine et Michel Bury, les voisins du dessus. Nous avons pu échanger avec Régine Bury ; elle se rappelle très bien de Raymonde et de Gabriel. Elle était plus âgée qu'eux, étant née en 1930, mais son petit frère Michel était très ami avec Gabriel. Elle nous a décrit l'appartement des Wietratchny qui se situait au premier étage, côté cour.



Comme bien souvent, c'était un habitat petit et modeste : on entrait dans un petit dégagement qui ouvrait en face sur la cuisine et à gauche sur le salon où une autre porte donnait sur la chambre. On suppose que comme ils n'avaient qu'une seule chambre, tous les membres de la famille dormaient ensemble. Ou bien les enfants avaient-ils un petit coin à eux dans lequel ils pouvaient dormir le soir quand était tirée la machine à coudre de Joseph. L'appartement de Michel et Régine était juste au-dessus et avait la même disposition, avec vue sur la cour intérieure. Autour de cet immeuble se trouvait un théâtre, une école de garçons, une maternelle et une crèche, dans laquelle Gabriel aurait pu être inscrit. Le bottin du commerce disponible aux Archives de Paris nous a aussi appris qu'à cette époque, la rue Lesage était très animée avec de nombreux commerces comme des hôtels, des épiceries ou encore des laiteries. On peut donc supposer que Fanny Wietratchny y faisait ses courses et que la famille avait sympathisé avec les commerçants et les voisins. Aux beaux jours, Gabriel jouait sûrement dehors avec ses amis dont Michel Bury.

En octobre 1937, Raymonde entre à la maternelle rue de Tourtille. Les écoles maternelles étaient mixtes mais sur le registre d'inscription, les noms de petits garçons sont bien plus nombreux que ceux des petites filles. On peut imaginer qu'elle avait des amis aussi bien filles que garçons mais on n'en sait pas plus sur sa vie scolaire et ses amitiés. Un an et demi plus tard, en mai 1939, Gabriel entre à son tour à école maternelle de la rue de Tourtille. Il a trois ans. Le même mois y est inscrit Isidore Chelblum, né le 25 décembre 1933, et qui figure également sur la plaque commémorative du collège. On ne sait pas si les deux enfants étaient amis ; Isidore était de deux ans l'aîné de Gabriel et habitait tout près de chez lui, rue Bisson.

Quelques mois plus tard, la guerre éclate entre la France et l'Allemagne. Peut-être Raymonde savait-elle déjà lire et déchiffrait-elle sur les murs le mot de « Mo-bi-li-sa-tion », comme nous l'a raconté Rachel Jediniak, enfant cachée du même âge et aujourd'hui membre du Comité « Ecole de la rue Tlemcen ». Mais elle et son frère sont probablement encore trop petits pour s'inquiéter, et ils poursuivent leur scolarité à la maternelle de la rue de Tourtille.

Peut-être les membres de la famille ne s'en font-ils pas non plus quand un an plus tard, à l'automne 1940, Joseph et Fajga Wietratchny ont l'obligation de se rendre au commissariat avec Raymonde et Gabriel pour se faire recenser en tant que Juifs. Comme bien des témoins que nous avons rencontrés, ils croient sans doute encore aux traditions d'égalité, de liberté et de fraternité de la France. En revanche, ils craignent probablement ces ennemis Allemands qui ont occupé Paris depuis l'été. Quelques mois plus tard, l'inquiétude monte forcément encore d'un cran avec le début des rafles dans l'Est parisien.

Fiche familiale



La première, dite « rafle du billet vert », touche de plein fouet les Wietratchny : le *Mémorial de la déportation des Juifs de France* de Serge Klarsfeld indique la déportation d'un certain Nushim Wajntraub, résidant au 27 rue Lesage, par le convoi numéro 4. Ce Nushim pourrait être un membre de la famille de Fajga ; peut-être même est-il installé chez les Wietratchny ? C'est au moins un voisin de l'immeuble. S'il est déporté de Pithiviers par le convoi n°4 en 1942, c'est qu'il fait partie des cinq milles hommes juifs convoqués pour un « examen de situation » et arrêtés le 14 mai 1941. En effet, comme tous les hommes « étrangers de race juive » convoqués dans le quartier, Nushim Wajntraub a dû se présenter à 7 heures du matin à la caserne des Tourelles porte des Lilas. Il a dû y aller « en personne, accompagné d'un membre de sa famille ou d'un ami » et muni « d'une pièce d'identité ». La convocation précisait que « la personne qui ne se présenterait pas aux jours et heures fixés, s'exposerait aux sanctions les plus sévères. » Nushim s'y est donc rendu, peut-être accompagné de Fanny ou de Joseph Wietratchny. Un article de journal « la Dépêche du centre » explique que la personne accompagnatrice devait ensuite revenir dans « le centre de recensement » afin d'apporter aux personnes « de quoi se vêtir et de quoi manger ». Nushim Wajntraub ne reviendra jamais au 27 rue Lesage : il fut ensuite conduit au camp de Pithiviers avec 5000 autres hommes arrêtés. Le climat familial chez les Wietratchny est alors sans doute brisé, d'autant que d'autres rafles ont lieu dans les temps qui viennent.

Quelques mois plus tard en effet, le 12 décembre 1941, c'est Israël, un des frères aînés de Fanny qui est à son tour arrêté avec 688 autres juifs par la SIPO SD

(police de sûreté et service de renseignements). Israel est interné jusqu'à la mi-mars au camp de Compiègne. Il fera partie du 1^{er} convoi de déportés en direction d'Auschwitz le 27 mars 1942. Gabriel a six ans et demi. Peut-être voit-il sa mère effondrée sans nouvelles ? Peut-être ressent-il aussi cette angoisse ? D'autant qu'à la même période en zone occupée, tous les Juifs de France connaissent une exclusion brutale de la société.

Gabriel et Raymonde n'ont plus le droit d'aller jouer dans les parcs désormais « interdits aux Juifs et aux chiens », la famille Wietratchny, comme tous les autres Juifs parisiens sont soumis à un couvre-feu qui les empêche de sortir entre 20 heures et 6 heures du matin. A partir du 6 juin 1942, Fanny doit acheter quatre étoiles jaunes, une pour chaque membre de la famille et les coudre à petits points sur le côté gauche de la veste, afin de la rendre très visible. C'est avec cet insigne infamant que Gabriel et Raymonde termineront leur année scolaire. Raymonde a intégré depuis un an l'école de filles de la rue de Tourtille et le petit Gabriel s'imagine sûrement rejoindre lui-même la « grande école » dont la plus proche de son domicile pour les garçons se situait rue Ramponneau.

Mais, à la mi-juillet des rumeurs courent à propos d'une « rafle » durant la nuit du 15 au 16 juillet. Personne ne s'imagine que les femmes et les enfants seront concernés par ces arrestations. Chacun pense que seuls les hommes seront encore pris, prétendument pour aller travailler en Allemagne, comme Nushim, et comme l'oncle Israël. Joseph part se cacher en « Zone Libre ». Il gagne la Bourgogne : on trouve sa trace sur internet où l'on apprend qu'en août 42, il faisait partie des vingt-six Juifs cachés dans le village de Cluny.²

Fanny Wietratchny reste seule dans son appartement du 27, rue Lesage avec Gabriel et Raymonde. Régine Bury, la voisine du dessus, nous a tout raconté en détails : dans la nuit du 15 au 16 juillet, les habitants juifs ont peur. Ils restent habillés, réveillés dans les appartements de l'immeuble côté cour, pour ne pas attirer l'attention. Mais au lever du jour, ils vont discrètement voir par la fenêtre d'un appartement côté rue si la menace se précise. Les cars de polices sont là : ce n'est qu'une question de temps avant que les agents capteurs n'arrivent dans l'immeuble. Alertée par les voisins, Fanny envoie Raymonde sonner chez ses grands-parents, Pincus et Broucha Wietratchny, au 12, boulevard de la Villette. La petite fille de huit ans traverse donc l'arrondissement seule, à l'aube. Arrivée chez eux, elle frappe à la porte et les appelle, mais personne n'ouvre. Nous ne saurons jamais pourquoi cela s'est produit, cela demeure à ce jour, un mystère. Ils étaient sans doute apeurés et n'osaient pas ouvrir. Raymonde retourne vite rue Lesage retrouver sa mère et son petit frère.

C'est ainsi qu'à l'aube du 16 juillet 1942, la police française vient chercher les familles à leurs domiciles et annoncent qu'ils n'emmenent pas que les hommes mais également les femmes et les enfants. On leur demande de préparer un balluchon avec quelques affaires et on les fait descendre. Fanny, ses deux enfants et de nombreuses autres familles juives sont rassemblés en attendant les autocars, probablement dans la cour de la Métairie, à l'angle de la rue de Belleville et de la rue des Pyrénées.

Rachel Jédiniak nous a raconté l'enfer de cette matinée : il est très tôt mais la chaleur est déjà étouffante. Les enfants crient, pleurent, ils ne comprennent pas et sont pris au piège. Ils ont ensuite été emmenés au Vélodrome d'hiver par les autobus réquisitionnés de la STCRP. Plus de 12 000 personnes y auraient été

² <http://blogue-ton-ecole.ac-dijon.fr/matricule35494/2016/02/02/etre-juif-a-cluny-sous-loccupation-n-wolff-c-clergue/>

entassées dès le premier jour. Les plus chanceux peuvent s'asseoir sur les bancs mais les autres doivent rester à même le sol. Il n'y a pas eu de ravitaillement pendant les deux premiers jours et le troisième jour, trois bouillons par personne furent distribués. Ils n'avaient pas d'eau, ni pour boire, ni pour se laver. Les toilettes ont donc rapidement été inaccessibles. Les crises de nerfs et les tentatives de suicide s'enchaînaient. Il n'y avait que trois médecins et il leur était impossible d'apporter les soins nécessaires aux internés. D'après le livret d'Adam Raski édité par la mairie de Paris et le film *La Rafle* de Roselyne Bosch, certains enfants ont réussi à s'échapper à l'aide du « personnel » sur place mais malheureusement Gabriel et Raymonde n'eurent pas cette chance.

Au bout de cinq jours passés dans d'horribles conditions, le 22 juillet 1942, la famille de Fajga Wietratchny fut amenée avec ses deux enfants au camp de Pithiviers à quatre-vingts kilomètres au sud de Paris dans le Loiret.

Cependant, le camp n'était pas apte à accueillir tant de prisonniers, les infrastructures ne suffisaient plus et n'avaient pas été prévues pour autant de détenus. Les captifs y étaient entassés, les toilettes devinrent rapidement inutilisables et l'air irrespirable. Les puces et les poux étaient partout, ils se propageaient, transmettaient des maladies. Mais pour Gabriel, le pire reste à venir : le 2 août 1942, il est brutalement séparé de Fanny ; la police française emmène de force les mères loin de leurs enfants sous les coups, les cris, les pleurs. Les petits sont livrés à eux-mêmes, sans aucun repère et ne savent pas que qui arrivera à leurs parents.

Ces derniers sont en réalité déportés à Auschwitz, la plupart sont exterminés dès l'arrivée, gazés, d'autres les « plus chanceux » sont désignés pour aller travailler dans le camp de concentration. Fajga Wietratchny a été déportée par le convoi 14, directement rempli à Pithiviers par 982 femmes arrachées à leurs enfants. Elle est peut-être décédée dans le train à cause des conditions atroces de voyage. Si ce n'est pas le cas, elle a probablement été gazée à l'arrivée au camp, étant trop faible et ravagée par la tristesse ou alors elle a peut-être fait partie des 522 femmes qui ont été sélectionnées pour travailler. Cette hypothèse est plausible mais le site du musée d'Auschwitz ne donne aucune information sur une détenue nommée Fajga Wietratchny ; elle n'a donc pas dû survivre assez longtemps pour laisser une trace dans les différents registres.

Pendant ce temps, Gabriel, lui, reste à Pithiviers. Il a six ans et il ne lui reste plus que sa sœur qui en a huit. On peut les imaginer tous deux affamés et terrifiés sans leur mère. Ils restent dans cet état plus de deux semaines puis, après que la déportation des enfants a été autorisée par les Allemands, les deux petits Wietratchny sont « mutés à Drancy ». Ils sont mis dans un long train qui les ramène dans le camp d'internement parisien. Odette Daltroff, internée à Drancy témoigne dans le *Mémorial* de Serge Klarsfeld : « Quand les enfants transférés de Pithiviers à Drancy descendaient du train, ils étaient dans un état inimaginable, ils étaient plus de vingt par salle. Ils avaient presque tous des plaies infectées. Il y avait quatre serviettes pour environ 1000 enfants. Suite à des conditions terribles il est normal que des maladies émergent comme la dysenterie. Les enfants restent dans un état abominable, sans soins, souillés couverts de poux et de plaies. Ils ne savent pas s'ils auront le droit de garder de petits objets tels qu'un petit bracelet ou même une peluche ou une poupée. ». Cette description pourrait exactement s'appliquer au petit Gabriel Wietratchny. Il restera à Drancy avec sa sœur pendant quatre jours, d'après leur fiche d'internement. Le 19 août 1942, à l'aube, Gabriel et Raymonde sont emmenés en bus à la gare de Bobigny après avoir été rasés. Le jour même, ils sont déportés vers la mort à Auschwitz dans le convoi 21.

Après trois jours de voyage dans un wagon plombé, sans rien à boire ni à manger, si les deux petits ont survécu, ils sont descendus du wagon sur la Judenrampe, au milieu de la plaine, des cris, des aboiements de chiens. Arrivés là-bas, ils ont sûrement marché pendant quelques kilomètres jusqu'à une ancienne ferme polonaise devenue chambre à gaz ou alors ils y ont été emmenés en camions. Peut-être espéraient-ils retrouver leur maman... Gabriel n'avait pas sept ans lorsqu'il fut assassiné par les nazis au camp d'extermination d'Auschwitz. Il n'entra jamais à la grande école.

Joseph Wietratchny est le seul survivant de la famille. Il n'a pas été déporté car il est caché. D'après les renseignements que nous ont donnés des membres de sa famille, enfants de ses frères et sœurs comme lui rescapés, il a été attrapé en zone libre et envoyé au S.T.O. en Allemagne. Après la guerre, Joseph est revenu à son ancien domicile de la rue Lesage. Le recensement de population établi par la Mairie de Paris en 1946 indique qu'il vivait seul, dans l'ancien appartement familial. Ses descendants nous ont appris qu'il a ensuite refait sa vie avec une femme ayant eu deux enfants puis sont allés vivre en Australie, auprès de son frère Félix et de sa sœur Rosa. Merci à leurs descendants, Eva Wietratchny et Gisèle Merlino, pour tous les renseignements qu'elles ont bien voulu nous donner.

*Lula Insel, Adam Mounssi, Karim El-habiri, 3^{ème} A
Lonamba Fanny, Allison Mouly, Olga Valette, 3^{ème} B
Thomas Taillardat, Fanny Velay, Elvan Ersoz, Theoxane Lefebvre, 3^{ème} C
Yunan Bamy, Antonin Vannieuwenhuysse, Farès Mazour, Océane Tavarès, 3^{ème} D*